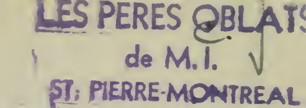




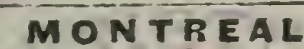
Pierre Cholet





L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ OU PIERRE CHOLET

PAR
J.B. PROULX
Ptre.



MONTREAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS LIBRAIRES-IMP.
256 ET 258, RUE ST-PAUL

PREFACE

C'était au commencement de février 1886. J'étais alors chapelain chez les Sœurs du Bon-Pasteur, à Montréal, 182 rue Fullum. Il se présente un inconnu : " On me dit, monsieur, que vous faites des livres ? — Quelques fois.—Je suis un enfant perdu, ma paroisse natale est St-Polycarpe, mon père s'appelle Hyacinthe Cholet, j'ai été volé à l'âge de cinq ans, j'ai passé ma jeunesse sur mer, j'ai déserté mon navire, je me suis mis à la recherche de mes parents, après dix longues années je les ai retrouvés. J'ai écrit ma vie, je l'ai porté à un libraire qui, après une minute d'examen, m'a répondu, net et franc, que ma rédaction ne supportait pas la lecture. Il m'a renvoyé à vous : pourriez-vous me peigner et me brosser cela ?—Mon ami, laissez-moi votre manuscrit, et revenez dans trois jours : nous verrons."

Je vis qu'il y avait matière à un petit volume tout-à-fait original, aux aventures romanesques, aux péripéties émouvantes, quelque chose dans le genre de Geneviève de Brabant, avec cette différence toutefois, que le récit du chanoine Schmid n'est qu'une légende, tandis que la relation de M. Cholet est la pure et simple vérité.

Sur ces entrefaites, le 17 février, je fus nommé à la cure de l'Isle Bizard. Le trouble et les embarras d'une installation, les occupations diverses du ministère pastoral, le surcroit de besogne qu'entraîne nécessairement une année jubilaire, d'autres travaux littéraires auxquels je dus mettre la dernière main, tout cela fit que le cahier de l'enfant perdu dormit oisif au fond de ma bibliothèque. Enfin, au mois de novembre, je pus l'étudier quelque peu. De suite, je découvris que la suite fourmillait de lacunes ; de plus, bon nombre d'événements n'avaient pas de charpente, squelettes sans chair ni moëlle, narrés maigres, tels qu'en écrivent ceux qui n'ont pas l'habitude du style. En effet, embarrassés sur la manière d'exprimer un détail, ils sautent à pieds joints pardessus ; et pourtant, c'est dans les détails, ménagés et développés à propos, que se trouve tout le charme de l'intérêt.

Je fis venir M. Cholet, il passa huit jours dans mon presbytère. Je l'interrogeai sur le long et sur le large, je le harcelai de questions. Il me renconta de fil en aiguille, toutes

les phases de son existence mouvementée. Les lacunes se comblèrent, les récits se complétèrent, les points obscurs s'éclaircirent ; ses aventures prenaient bien autrement de vie et de piquant dans sa bouche, que sous sa plume. Alors, je pus me mettre à rédiger, libre dans mes allures, en toute connaissance de causes, sans être arrêté, à tout bout de champ, par des problèmes insolubles ou des données incomplètes.

Quand le travail fut fini, au mois de mars de cette année 1887, avant de livrer la copie à l'imprimerie, je demandai à M. Cholet de revenir me voir ; et, d'un seul trait, je lui ai relu tout l'ouvrage, la plume à la main, corrigeant les quelques erreurs de détails qui avaient pu s'y glisser à mon insu. En sorte que je puis dire que, à part les notes au bas des pages, le livre ne renferme pas un seul avancé qui ait pris naissance dans mon cerveau.

Tout, chez le héros de cette histoire, éloigne l'idée d'imposture : son air candide et franc, ses manières pleines de naïve simplicité, une certaine timidité naturelle, l'accord constant qui règne entre les différentes parties de son discours. J'ai visité St-Malo, où il dit avoir passé les années de son enfance ; j'ai parcouru les côtes du Labrador et de la Baie des Chaleurs, où il erra plusieurs mois après son évasion. Sans faire semblant de rien, à plusieurs reprises, je l'ai soumis, sur la description géographique et topographi-

que de ces lieux, à des interrogatoires munitieux et serrés : toujours il en est sorti avec honneur.

Dans le courant de l'été, étant allé faire une visite au curé de St-Polycarpe, je me rendis chez monsieur et madame H. Cholet, qui vivent encore. Le père était absent ; je fus frappé de la ressemblance qui existe entre la mère et le fils dans la complexion des traits, dans la couleur du teint, et surtout dans le timbre de la voix. La bonne mère est convaincue que Dieu, dans sa miséricorde, lui a ramené son enfant. " Personne du reste, dit-elle, dans toute la famille, n'en doute." Ses paroles et ses explications, tant sur l'enlèvement du *petit Pierre* que sur son retour, s'accordent parfaitement avec celles qui étaient couchées par écrit dans mon cahier.

Je levai le baptistaire de l'enfant Pierre Cholet ; et son âge se trouve être exactement celui que M. Cholet se donne aujourd'hui. Voici le document en son entier : " Ce quatre octobre, mil huit cent quarante, nous prêtre soussigné avons baptisé Pierre, né, le vingt-huit du mois dernier, du légitime mariage de Hyacinthe Cholet, cultivateur du lieu, et l'Angélique André dit St-Amand. Parrain, Pierre André dit St-Amand, marraine, Justine Cholet, qui, ainsi que le père, n'ont su signer.—T. Brassard, Ptre."

J'écrivis une lettre circulaire à une quinzaine de personnes, bien posées, tout-à-fait

dignes de confiance, qui habitaient dans le voisinage de M. Hyacinthe Cholet, lors de l'enlèvement ; leurs réponses sont venus confirmer les dires de notre héros. Je donne ces lettres dans leur simplicité charmante.

M. HYACINTHE CHOLET :—" Je, soussigné, " Hyacinthe Cholet, père de Pierre Cholet, " enfant perdu et retrouvé, certifie que le 7 " juillet 1845, un vendredi après-midi, mes " deux fils Pierre et Toussaint, avec Pierre " Doucet, le petit garçon de mon voisin, ont " disparu de la maison, à mon insu, après le " passage d'un colporteur, qui, je crois, leur " avait jeté un sort. Aussitôt on se mit à " leur recherche, avec l'aide des voisins. On " chercha partout, et ce fut sans succès. Le " dimanche suivant, M. Robert, alors curé " de St-Polycarpe, ne dit qu'une basse " messe, et il recommanda à ses paroissiens " d'aller à la recherche des enfants perdus " Au-delà de cinq cents personnes se mi- " rent à battre les bois. De temps à autre, on " entendait le son triste de la cloche qui " nous servait de boussole dans la forêt, " pour nous empêcher de nous égarer nous- " mêmes. Les recherches furent poussées " jusqu'à Beauharnois et Châteauguay du- " rant quinze jours consécutifs, mais toujours " sans résultat. On finit par désespérer de " réussir, c'est alors qu'une mer d'amertume " s'abattit sur nous. Trente-cinq ans après, " Pierre était retrouvé, en septembre 1880. " En foi de quoi, j'ai déposé ma signature."

Mme Antoine Doucet, mère de Pierre Doucet, enlevé à l'âge de six ans, en même temps que Pierre Cholet, son petit cousin :

" Je certifie que mon fils Pierre s'est perdu " dans les mêmes circonstances, et a été " cherché avec les mêmes soins, qui sont " racontés dans la lettre de M. Hyacinthe " Cholet, dont on vient de me faire la lec- " ture. Inutile d'essayer à vous dépeindre " ma douleur, lorsque ce malheur vint me " frapper ; je demeurai inconsolable pendant " trente-cinq ans. Cela m'a soulagé d'ap- " prendre, de la bouche de M. Pierre Cholet, " comment mon pauvre enfant était mort."

M. Isaie Hamelin : " Je suis un de ceux " qui ont cherché, lorsque les enfants se " sont perdus. Ils ont manqué dans l'après- " midi. Aussitôt que j'eus appris la nouvelle " de leur disparition, je me suis mis à leur " recherche avec les parents. Le monde venait " pour chercher, de tous bords et de tous " côtés. Le bois était grand dans ce temps-là. " Nous nous mettions les uns à côté des au- " tres, à une distance d'environ cinq pieds ; " puis, ainsi disposés, nous traversions le " bois. Quelques-uns avaient des fusils, ils " en tiraient de temps en temps. D'autres " avaient emporté des porte-voix. On n'en- " tendait qu'un cri toute la journée, et la " nuit de même. On allumait des petits feux, " d'endroit en endroit. On traversait le bois " d'un rang à l'autre. L'heure des repas arri- " vée, on mangeait aux maisons des habi-

" tants, là où on se trouvait ; aussitôt le repas " fini, on repartait sur un autre bord, et cela " pendant 15 jours. Si j'ai bonne mémoire, " voilà quarante-deux ans que ce malheur " est arrivé ; j'ai trouvé cela si triste, que je " ne l'ai pas oublié."

MME ISAIE HAMELIN, Sophie Cédilot : " Quand les petits enfants se sont perdus, je " restais chez le voisin de M. Hyacinthe " Cholet ; je les ai vus élever tout le temps " qu'ils ont demeuré avec leurs parents. Ils " ont manqué dans l'après-midi ; leurs mères " pensaient qu'ils étaient allés aux fraises. " Il était passé un petit marchand dans la " journée, et la mère Cholet avait marchandé " de la dentelle, sans en acheter ; le petit " marchand s'est trouvé mécontent, il lui a " dit : " Tu te souviendras de moi." D'abord " la mère ne fit pas de cas de l'absence de " ses enfants ; mais quand le soir fut arrivé, " comme ils n'étaient pas encore revenus, on " commença à s'inquiéter. Antoine Doucet, " le père du petit Doucet qui s'est perdu " avec les deux petits Cholet, m'a crié de sa " maison : " Les enfants sont-ils chez vous." " Je lui répondis que non. Ils avaient l'ha- " bitude de venir presque tous les jours. On " commença à les chercher de voisin en voi- " sin, personne ne les avait vus. Antoine " Doucet alla voir chez son frère Pierre " Doucet, à la Rivière-à-Delile, pensant " qu'ils auraient pu se rendre jusque là ; il " revint seul. Les deux mères fondaient en

" larmes, et se lamentaient beaucoup. Nous " sommes partis avec les autres voisins, et " on s'est mis à les chercher. Ce même soir, " tard dans la veillée, papa arriva du lac ; " en entrant il nous dit : " Je ne sais pas ce " qu'il y a dans la côte, tout le monde, ici et " là, crie à tue-tête." Nous lui apprîmes que " les enfants étaient perdus."

M. Honoré Lauzon : " Je, soussigné, certifie que, sur une recommandation du " Révérend M. Roux, curé de St-Joseph des " Cèdres, je suis parti de la dite paroisse " pour venir chercher dans la paroisse de St- " Polycarpe, alors peu défrichée, les trois " enfants qui avaient été perdus, Pierre " Cholet, Toussaint Cholet et Pierre Doucet : " c'était dans le mois de juillet 1845."

M. Augustin Bélanger : " Je certifie " que j'ai marché moi-même à la recherche " des enfants. J'ai entendu la cloche sonner " la détresse ; dans notre bande, nous n'étions " pas moins de deux cents hommes. La der- " nière fois que j'ai vu les enfants, le jour de " leur disparition, ils étaient tous les trois " dans le chemin, s'amusant à faire des petits " fours dans le sable, Pierre Giroux était " avec moi."

M. Roger Duckett, maître de poste de Côteau-Station : " Je me souviens fort bien " qu'en l'année 1845, il s'est perdu dans la " Côte de Ste-Marie, paroisse de St-Poly- " carpe, trois petits enfants du nom de " Cholet et Doucet ; que j'ai entendu sonner

" la cloche de la dite paroisse, appelant le " monde, sans doute, à leur recherche ; et " que mon père a envoyé ses hommes chercher avec les autres."

M. ANTOINE GIROUX : " Je suis un ancien " qui n'ai jamais quitté la place, et je demeure le quatrième voisin de M. Hyacinthe " Cholet. Quand les enfants ont été perdus, " on s'est mis à chercher du côté du sud, " puis on passa au nord de la côte. Au-dessus de quatre cents personnes, marchant " en ligne de quatre pieds en quatre pieds, " ont pris part aux recherches pendant plus " de quinze jours."

Assez en fait de citations, je pourrais les multiplier à satiété. De ce qui précède, il ressort, je crois, jusqu'à l'évidence, que cette histoire n'est ni une fiction, ni un conte, ni une légende, ni même ce qu'on est convenu d'appeler un roman historique, mais bel et bien, dans toute la force du terme, le récit exact d'événements réels, tels qu'ils se sont passés, sans fard ni couleurs. Je me suis fait un scrupule de ne rien ajouter à la vérité nue, de n'y rien retrancher. Je n'ai pas voulu demander des émotions à une imagination surexcitée ; le simple exposé de ces tristes aventures me paraissait suffisant pour attacher les esprits et toucher les cœurs.

J'ai laissé la parole au héros lui-même, me contentant de mettre de l'ordre et de la proportion dans ses développements, de donner à sa phrase la correction grammaticale. J'ai

cru devoir laisser dans sa bouche un certain nombre de mots canadiens, le lecteur me saura gré, je l'espère, de n'avoir pas fait disparaître du récit cette couleur locale, cette émanation du terroir laurentien ; seulement, pour l'intelligence des étrangers qui n'en saisiraient pas très bien la nuance, j'ai donné l'explication ou l'origine de ces expressions, dans de courtes notes au bas des pages.

Ami lecteur, sois-moi indulgent ; pour ta récréation, j'ai poussé avant dans la nuit plusieurs veillées sans sommeil. Si tu rencontre dans ces pages quelques fautes, ne soit pas trop sévère. Un auteur aime à se corriger sur les feuillets de son livre, au fur et à mesure qu'ils sortent de l'impression. Or, quand le mien sera imprimé, je serai bien loin d'ici, parcourant, avec Mgr Lorrain, les forêts sauvages qui recouvrent la hauteur des terres, entre la Province de Québec et le territoire de la Baie d'Hudson.

Donné à St-Raphaël de l'Isle Bizard, ce 24 mai 1887, noces d'or de Victoria, reine de la Grande-Bretagne, fête encore plus solennelle de Marie, reine des anges et des hommes : *Auxilium christianorum, ora pro nobis.*

J. B. PROULX, Ptre.

L'ENFANT

PERDU ET RETROUVÉ

OU

PIERRE CHOLET

CHAPITRE I

COMMENT JE FUS VOLÉ.

§ 1

A la maison paternelle.

Mon nom est Pierre Cholet. Je suis né en 1840 (1). Mon père s'appelle Hyacinthe Cholet, et ma mère Marie St-Amand. J'ai vu le jour à St-Polycarpe, comté de Soulanges, dans la côte Ste-

(1) Voyez l'extrait de baptême, à la préface.

Marie (1), à une lieue environ de l'église ; notre maison était la deuxième de l'école.

J'ai été volé, à l'âge de cinq ans, ou plutôt, pour parler plus juste, de quatre ans, neuf mois et vingt jours, avec un petit frère, Toussaint Cholet, âgé d'un peu plus de trois ans, et un petit cousin, Pierre Doucet, âgé de six ans. Je me rappelle les détails de cet enlèvement, comme si c'était hier. J'y ai pensé si souvent sur la terre étrangère !

C'était dans l'été, le 7 de juillet 1845, à ce qu'on m'a dit depuis. Nous rentrâmes à la maison, mon petit frère et moi, revenant des framboises, il pouvait être dix heures. Je demandai une beurrée à ma-

---

(1) Dans le district de Montréal, les diverses concessions s'appellent *côtes*, parce que, sans doute, les premières terres concédées le furent sur des côtes, sur le rivage du fleuve ou sur le penchant des collines qui environnent le Mont-Royal ; de là, par analogie, le nom est passé aux concessions ou rangs plus intérieurs, qu'il y eut côte ou non. On lit dans l'*Histoire de la colonie française en Canada* par M Faillon, volume III, page 226 : "Dès qu'on eut appris que les troupes étaient en mer, plusieurs allèrent s'établir sur des terres non concédées, les unes au-dessus de la ville et d'autres au-delà de la rivière Saint-Pierre, sur le bord du fleuve Saint-Laurent. Ces terres commencèrent à être appelée à Ville-Marie du nom de *côtes*, et les côtes furent distinguées entre elles par le nom de quelque saint."



Venez ici, que je vous montre des bebelles, page 5.

man qui allait et venait dans la maison, occupée, portant quelque chose dans ses bras. Elle me dit d'attendre un peu. Je continuai à demander en pleurnichant. Elle me donna une tape, avec ces mots : " Va-t-en donc, petit tannant." Je me trouvai fâché, j'ôtai ma petite *bougrine* (1), et je la jetai par terre. " C'est bon, repris-je, je vais m'en aller, et je ne reviendrai plus (2)."

§ II

Aux framboises.

Je regardai par la fenêtre pour voir si je n'apercevrais pas mon petit cousin,

(1) En Canada on emploie ce mot *bougrine*, à peu près dans le même sens que redingote. Il vient, sans doute, de *bougran*, toile forte et gommé qui aurait pu d'abord servir à fabriquer ce genre d'habit.

(2) Il n'est pas inutile de rapporter ce petit incident. Comme toutes les tendres mères, qui souvent se font des peines pour des pailles en croix, la mère Cholet, après l'enlèvement de ses fils, se reprocha amèrement cette tape qui avait amené la boutade de l'enfant ; elle n'en parla jamais à qui que ce fut, pas même à son mari, dévorant son chagrin au fond de son cœur, *volvens sub pectore vulnus*. Trente cinq ans plus tard, quand Pierre fut de retour, et qu'il rappela de lui-même cet incident, ce fut pour elle une forte preuve d'identité. S'il n'eut pas été réellement son enfant, comment aurait-il pu deviner cette circonstance et ce secret qu'elle avait toujours refoulés au-dedans d'elle-même !

qui demeurait tout vis-à-vis, de l'autre côté du chemin. Il sortait la porte, je le rejoignis. Le petit Toussaint courut après nous, en pleurant. " Attendez-moi, attendez-moi donc." Nous nous arrêtâmes ; il s'était fait faire une beurrée, et il nous en donna à chacun une bouchée. Nous partîmes, suivant d'abord le chemin du roi, pour aller manger des framboises sur la terre du deuxième voisin de M. Doucet. Nous longeâmes la clôture de ligne qui va, vers l'ouest, du côté des terres de la Rivière-à-Delile. Alors la paroisse n'était pas défrichée comme aujourd'hui ; pas très loin des maisons, on voyait des broussailles, des souches et des abattis d'arbres à demi-brûlés et noircis.

Je me rappelle que nous nous amusâmes assez longtemps à casser des harts, au bout desquelles fleurissaient des petits chats. Nous étions à jouer sur le bord d'une crique, lorsque nous vîmes venir un homme qui avait sur le dos un porte-manteau. Effrayés, nous voulûmes nous sauver. Il nous cria de nous arrê-

ter. " Que faites-vous là, mes petits enfants, dit-il ?— Nous jouons, monsieur.— Venez-ici, que je vous montre des *bebelles* (1)." Nous nous sommes regardés avec étonnement, avec crainte ; puis comme rassurés tout-à-coup, nous avons dit : " Allons voir cette boîte qu'il a sur le dos." Le monsieur mit son porte-manteau à terre, il nous fit examiner des joujous. " Maintenant venez à ma voiture, je vais vous montrer d'autre chose de bien plus beau encore." Nous marchâmes un bon bout, Pierre Doucet et moi, joyeux, le tenant par la main ; Toussaint pleurait, il avait de la misère à nous suivre.

La voiture était surmontée d'une grande boîte, dans le genre de celles qu'ont les chariots des boulangers et des *pédeleurs* (2) ou colporteurs. Sur le devant de la boîte, à la queue du cheval, étaient assises une vieille femme et une petite

(1) *Bebelles* n'est pas français, il mériterait de l'être. C'est une reduplication enfantine de *beau, bel,* comme joujou l'est de *jou, jouer.*

(2) Du mot anglais *peddler*.

fille, agée d'environ six ans. " Embarquez, nous dit le petit marchand, je vais vous mener chez vos parents." Nous ne le voulions pas, nous pleurions, il nous prit dans ses bras et nous fit monter de force. " C'est bien loin pour nous rendre chez nous, dit Pierre Doucet.— Oui, oui, nous arrivons. Vous endormez-vous ?— Non, nous voulons descendre, mettez-nous à terre." Toussaint criait à pleine tête. Le marchand arrête son cheval tout court, en colère, il sacrait comme un diable déchaîné en nous bourrassant (1), il nous fourra dans la grande boîte, où il y avait des guénilles et des ferrailles. Puis il donna un coup de fouet à son cheval qui partit au galop, le contre-coup nous fit heurter la tête contre la paroi de la boîte, violemment. Presqu'aussitôt, le petit Toussaint s'endormit. Pierre Doucet et moi, nous pleurâmes tout le long du chemin.

Qui nous a volés ? Le matin, il était

(1) Mot canadien, qui vient de *bourrasque*, coup de vent impétueux et de peu de durée, et, au figuré, emportement brusque et passager.

passé un colporteur, avec une voiture comme celle que j'ai décrite ; Madame Doucet, la mère de Pierre, qui était chez nous, par manière d'étrivation (1), lui avait fait déplier sa marchandise ; puis elle déclara qu'elle n'avait besoin de rien. Il se choqua, les femmes rièrent. Il leur dit : " Vous vous souviendrez de moi, avant qu'il soit nuit." Est-ce que, nous ayant vu rôder autour de la maison, il nous avait choisis pour ses victimes, et le sujet de ses vengeances ? c'est probable (2).

Avons-nous été volés sur la côte Ste-Marie où demeuraient nos parents ? Avions-nous, tout en nous amusant, suivi la cloture de ligne, la longueur des deux terres, environ soixante arpents, jusqu'à la côte de la Rivière-à-Delile ? Quelle heure du jour était-il, lorsque le petit marchand nous entraîna à sa voiture ? ce sont autant de questions, auxquelles mes souve-

(1) *Etrivation*, taquinerie pour rire, du terme vieilli *estriver*, être en querelle : " Avecque tes voisins jour et nuit estriver," Regnier, sat. XIII—" Donc en ont commencé entre eux à estriver," un auteur du XII siècle.

(2) Voyez à la préface, les lettres de M. Hyacinthe Cholet et de madame Isaïe Hamelin.

nirs effacés ne peuvent répondre. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y avait joliment longtemps que nous avions quitté la maison, et que nous avions marché une bonne distance.

§ III

Dans une île.

Nous voyageâmes le reste de la journée et toute la nuit, sans arrêter. Au petit jour, nous débarquâmes sur un rivage désert, nous avions grandement faim. Le marchand me plaça dans un canot, en me disant : " Reste bien tranquille, je vais aller chercher tes petits compagnons à la voiture." Le petit Doucet me cria : " Pierre, Pierre, où es-tu, Pierre ? " Je lui répondis, en pleurant : " Où sont nos parents ! " Le petit marchand nous dit, avec menace : " Taisez-vous, taisez-vous tout de suite " Doucet s'est mis à pleurer plus fort. Le marchand lui donna une tappe sur la tête : " Tais-toi, c'est assez pleurer pour rien."

Pierre s'est tu pour un moment. Là-dessus, je dis à mon petit frère : " Ne pleure pas, parce que le monsieur va te battre." Il s'est arrêté, mais il soupirait beaucoup. Nous étions couchés tous trois au fond du canot, la femme et la petite fille étaient accroupies sur le devant, l'homme en arrière. Il nous dit : " Consolez-vous, on arrive chez vos parents.— Est-ce chez nous, demanda le petit Doucet.— Oui, c'est chez vous.— C'est bien loin, repris-je." Et je me levai la tête un petit brin (1) pour voir. Le marchand, aussitôt, me cria de sa grosse voix : " Cache-toi."

Nous abordâmes dans une île, pas très grande, et la côte en était couverte de broussailles, de joncs et de hautes herbes. Nous y passâmes trois ou quatre jours sous la tente, en compagnie de la vieille et de la petite fille ; l'homme était absent. Nous couchions sur une robe de

---

(1) *Brin*, au Canada, s'emploie très fréquemment dans le sens de peu ; et les Canadiens, en cela, ne font qu'imiter madame de Sévigné qui disait : " Je vous souhaite quelquefois un petit brin de ce que l'on a ici de reste."

buffle (1). La femme faisait la cuisine en plein air, sur une petite cheminée construite en pierres des champs ; nous allions aux environs ramasser des morceaux de bois pour alimenter le feu ; et, insoucients de notre malheur, cela nous amusait.

Maintenant, je suis à me demander où cette île pouvait-elle bien être située : était-ce au pied du Rapide de Lachine ? était-ce au bas de l'île de Montréal, en arrivant à Boucherville ? Dans notre voyage ininterrompu de l'après-midi et de la nuit, nous avions pu nous rendre dans l'un comme dans l'autre endroit. Tout ce que je me rappelle, c'est que l'île n'était pas grande, qu'il n'y avait point de hauts arbres, et que la terre ferme se trouvait assez loin en vue.

§ IV

Sur un bâtiment de mer.

Quand le marchand revint, il faisait noir. Il nous traversa en canot et nous

(1) La robe de buffle est une peau de buffle des prairies préparée avec le poil.

débarqua sans la femme et la petite fille, sur une grève isolée. Nous voulions nous amuser à ramasser des coquillages, il nous en empêcha rudement. Il mit le petit Toussaint à cheval sur son cou et il nous prit, Pierre Doucet et moi, par la main. Doucet pleurait. Le marchand s'arrêta : " Vas-tu cesser de crier, oui ou non ? " Pierre se tut pour deux ou trois minutes, puis il reprit à pleurer de plus belle. " Ou tu vas te taire, dit le marchand, ou tu vas pleurer pour tout de bon." Il dépose Toussaint à terre, court chercher une hart, et en donne à Pierre trois ou quatre coups sur le dos. " Tais-toi, tu n'es pas raisonnable."

Le marchand nous conduisit dans une maison où se trouvait une femme seule, et où nous couchâmes deux nuits. Elle nous donna à souper ; Pierre ne mangea que quelques bouchées, il se disait malade. Pour mon frère et moi, nous avions bon appétit ; nous étions plus jeunes, nous nous rendions moins compte que notre petit cousin de notre malheur.

Le lendemain matin, le marchand est venu nous voir, en compagnie de deux grands et gros hommes. Ils nous examinèrent sans parler, nous avions peur. Ils revinrent le soir même et ils nous firent mettre à chacun un habillement bleu. Le petit marchand nous dit de suivre dorénavant les deux étrangers. Il nous avait vendu, il livrait sa marchandise.

Ces deux hommes nous menèrent à une chaloupe, que conduisaient cinq matelots. Il faisait noir comme chez le loup (1), et il pleuvait à verse. Après avoir navigué une bonne escousse (2), nous montâmes à bord d'un gros bâtiment, sur lequel il y avait une cinquantaine d'hommes.

Le capitaine était bien vieux, il avait la barbe toute blanche. Il nous fit rester dans sa chambre et il nous questionna bien gros sur notre père, sur notre mère,

---

(1) Je n'ai pas trouvé cette expression dans le dictionnaire, mais elle me parait très rationnelle ; car, dans l'antre du loup, il ne doit pas faire très clair.

(2) Escousse, dans son sens propre, signifie " élan qu'on prend pour mieux sauter ; " par dérivation éloignée, ou par corruption, les Canadiens lui font signifier " laps de temps."

sur nos autres parents. Le petit Doucet pleurait, il lui dit : " Ne pleure pas, je vais vous donner des pommes et des candis." Pierre se tut pour le reste de la nuit.

Le fils du capitaine, qui était le second à bord, nous demanda nos noms. Il dit à Pierre Doucet : " Dorénavant tu t'appelleras Pierre Marin ;" à moi : " tu t'appelleras Louis Marin ;" et à Toussaint : " tu t'appelleras Toussaint Marin." Je me rappelle fort bien cette circonstance, où l'on nous imposa de nouveaux noms, sous lesquels nous furent connus dans la suite ; vivant au milieu d'étrangers, nous oubliâmes nos noms véritables et ce n'est que bien des années plus tard que je découvris que je m'appelais Cholet, et mon petit cousin Doucet.

§ V

Recherches infructueuses.

Revenons pour un moment à la maison paternelle, et considérons ce qui s'y pas-

sait ; ces détails, comme de raison, je ne les ai appris qu'à mon retour à St-Polycarpe, lorsque j'eus retrouvé mes parents.

Nos mères ne s'apperçurent de notre disparition que dans l'après-midi ; elles coururent d'abord chez les voisins, et elles furent surprises de ne pas nous y trouver ; les uns n'avaient eu aucune connaissance de nos allers et venues, les autres nous avaient vu jouer sur le chemin et nous amuser à bâtir de petits fours dans le sable, c'était tout. Le père de Pierre Doucet se rendit vers le soleil couché à la Rivière-à-Delile chez son père, pensant que nous aurions pu marcher jusque-là. Il revint tout découragé. Sans perdre de temps, les deux familles éplorées, avec l'aide des voisins, se mirent à battre les bois des environs ; ils passèrent toute la nuit et toute la journée du lendemain qui était un samedi, à chercher, à appeler, à crier, mais en vain.

Le dimanche, le curé de St-Polycarpe, M. Robert, ne dit qu'une basse messe, il annonça à son prône qu'il n'y aurait pas

de vêpres, invitant toute la paroisse à se joindre aux parents dans leurs recherches ; M. Roux, des Cèdres, fit à ses paroissiens la même invitation. Des centaines de personnes se portèrent sur la côte Ste-Marie ; d'abord on parcourut les champs et les bois qui s'étendaient au sud de la concession du côté de la Rivière-Delile, puis ceux qui se trouvaient au nord, du côté du domaine (1) de M. de Beaujeu. La troupe s'avançait sur une seule ligne, comme une armée rangée en bataille, chaque homme se tenant à quatre ou cinq pieds de son voisin, afin d'être certain de ne laisser aucun sentier qu'il ne fut battu, aucune retraite qu'elle ne fut visitée, aucun fourré qu'il ne fut fouillé. La cloche de l'église sonnait presque continuellement, pour donner un signal aux petits enfants s'ils vivaient encore, et pour empêcher les grandes personnes elles-mêmes de s'égarer dans ces bois, qui étaient dans ce temps-là d'une étendue con-

(1) On appelle *domaine* une partie de Seigneurie qui appartient en propre au Seigneur.

sidérable. Quelques-uns tiraient du fusil, d'autres jouaient du porte-voix : c'était un bruit, un vacarme continuel que l'écho se renvoyait d'un bout à l'autre de la paroisse.

Ces recherches se continuèrent pendant quinze jours, et elles furent poussées jusque dans les paroisses voisines. D'abord on était anxieux de nous retrouver vivants ; puis, quand cet espoir fut perdu, on se serait cru encore heureux de tomber sur nos cadavres, afin de les confier à la terre sainte, et de faire cesser toute inquiétude dans l'esprit de nos parents. Nos mères surtout ne pouvaient se consoler. " S'ils avaient rendu le dernier soupir, disaient-elles, dans leurs lits, nous nous soumettrions plus facilement à la volonté de Dieu. Hélas ! sont-ils morts après bien des tortures ? ont-ils été dévorés par les loups ? Sont-ils devenus la pâture des oiseaux de proie ? Cruelle incertitude qui nous écrase ! "

Ce leur fut une peine qui ne s'effaça jamais entièrement de leur mémoire. De

longues années plus tard, quand, seul des trois enfants perdus, je revins aux lieux de ma naissance, je trouvai que la blessure vivait encore au fond des cœurs (1).

§ VI

La Traversée de l'Océan.

Cependant nous étions en route pour la France. Probablement nous nous arrêtâmes quelques semaines dans le golfe St-Laurent, où le vaisseau, sur lequel nous étions, avait des intérêts dans les pêcheries.

Mon petit frère et moi, nous étions redevenus assez gais, ignorant la grandeur de notre infortune. Le petit Doucet, lui, ne mangeait pas ; bientôt il se trouva malade dangereusement, il languit quelques jours sur son hamac, puis après une assez courte agonie il trépassa. Quand

(1) Pour plus de détails, voyez à la préface, les lettres de MM. H. Cholet, I. Hamelin, R. Duckett, A. Bélanger, A. Giroux, H. Lauzon, ainsi que celles de mesdames P. Doucet et I. Hamelin.

il fut mort, le Second nous dit : " Venez voir votre petit compagnon qu'on va jeter à l'eau." Ils le mirent sur une longue planche, et le firent glisser à la mer, Pierre disparut pour toujours dans les flots. Je tenais Toussaint par la main, et je pleurais. " Tais-toi, me dit le Second, parce qu'on va t'en faire autant. " Le capitaine nous appela dans sa chambre, et nous donna force bonbons pour nous amuser. On se console vite à cinq ans. J'oubliai, pour lors, mon petit ami ; mais, quelques années plus tard, quand ma raison se fut développée, son image est ressuscitée dans mes souvenirs, je le regrettai. Comme je donnerais cher aujourd'hui pour le voir partager ma bonne fortune !

Le vieux capitaine nous chargeait de joujous et de bebelles ; il s'amusait souvent avec nous , il était pour nous un bon père. Mais le Second était dur, il nous donnait des tapes par la tête, il nous tirait les oreilles, quand le capitaine dormait. Un jour qu'il nous faisait des

malices, son père lui dit : " Arrête-toi donc, quel mal te font-ils ? — Ils traînent tout sur le pont. — Alors, ils font comme toi, quand tu étais petit."

Le bon vieux capitaine tomba malade à son tour, la nouvelle se répandit qu'il allait mourir. Tout le monde était consterné sur le vaisseau, on se regardait d'un air inquiet, les matelots parlaient tout bas. Il demanda son fils et lui dit : " Dieu m'appelle à lui, aie bien soin de ces deux petits garçons, ne les maltraite pas." Et il lui répéta à notre sujet bien des recommendations.

Il me fit approcher. " Louis, j'ai une chose à te dire. Tu dois savoir que je ne suis pas ton père ; si tu ne le sais pas, je te l'apprends, à toi, parce que tu comprends mieux que ton petit frère. C'est un homme que je ne connais pas, qui vous a volés, qui vous a amenés à moi, et qui vous a vendus. J'ai eu pitié de vous autres. J'espère que le bon Dieu ne me fera pas trop souffrir pour cette action ; le vol n'est pas mien. Approche, cher Louis.

que je t'embrasse. Aime bien ton frère ; écoute le Second, sois bon enfant. Viens, toi aussi, Toussaint, viens m'embrasser." Il pleurait, et nous pleurions avec lui.

Quelques jours après, le capitaine mourut ; on apporta son corps à St-Malo, où il demeurait. Nous le regrettâmes beaucoup, il avait été doux et tendre pour les petits orphelins. Que Dieu ait pitié de son âme !

CHAPITRE II

COMMENT JE PASSAI LES ANNÉES DE MA CAPTIVITÉ.

§ I

Mon éducation.

Nous passâmes, mon frère et moi, notre enfance à St-Malo. On nous plaça chez un vieillard nommé Cottin ; c'était le frère du capitaine, mort sur mer, et l'oncle du Second, qui devint capitaine à la place de son père. Il restait en face des quais, un peu en dehors de la ville. Nous passâmes chez lui huit ou neuf ans.

Il était assez bon pour nous ; mais sa vieille était bien mauvaise.

M. Cottin faisait l'école à une vingtaine de petits garçons. Sept ou huit appartenaient, comme nous, à la compagnie, et demeuraient dans sa maison ; les autres étaient les enfants des officiers du bord, ils habitaient à l'extérieur, et ils ne venaient nous rejoindre que pour le temps des classes. Nous étions gardés à vue d'œil ; il ne nous était point permis de sortir de la cour, où nous jouions, excepté pour aller sur les vaisseaux, quand il y en avait en rade ; souvent nous prenions là nos repas et notre sommeil. Pendant huit ans, il ne m'est arrivé que deux fois d'aller dans la ville, qui n'était qu'à trois pas, et encore sous la garde du père Cottin. De loin en loin, le capitaine venait nous voir, et s'informait de notre santé, de nos progrès.

A l'école, outre la lecture, j'appris un peu d'orthographe, d'arithmétique, de géographie, et mon catéchisme. Je fis ma première communion à bord d'un steamer

appartenant à la compagnie, sur lequel se trouvait un chapelain ; il s'appelait M. Arpin. Nous allions quelquefois à la messe sur le pont des navires, mais jamais dans les églises de la ville. En réalité nous étions de petits prisonniers. Nous savions déjà que nous avions été des enfants volés ; par certains mots, échappés par ci, par là, à nos surveillants, nous apprîmes que nos parents étaient du Canada ; cependant ni alors, ni plus tard, nous n'osâmes parler de ce sujet au capitaine, sachant que nous serions fort mal venus.

§ II

Mon premier naufrage.

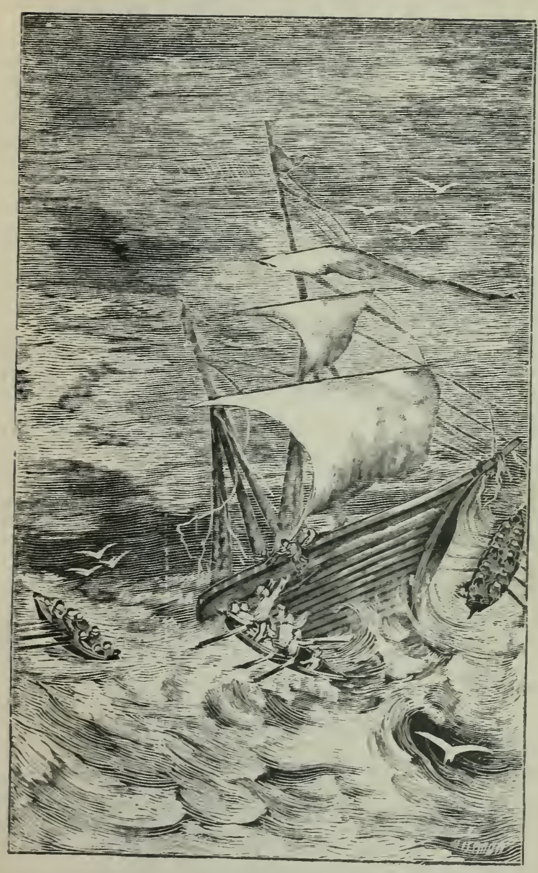
Quand nous eûmes, moi quatorze ou quinze ans, mon frère treize ou quatorze ans, nous nous embarquâmes pour faire des voyages de longscours, et pour prendre le collier de misère. Le métier était encore plus rude pour mon jeune frère, comme il était moins fort que moi et moins endurci aux coups ; car, dans les

premiers temps de notre navigation, nous mangeâmes plus de coups que de pain. Frotter les couteaux, laver la vaisselle, cirer les bottes, balayer le pont, monter dans les cordages, telle était notre occupation. Nous avons assez pleuré pour remplir une petite fontaine de larmes.

La compagnie possédait un grand nombre de vaisseaux qu'elle louait, les uns au gouvernement pour le transport des troupes, les autres aux commerçants pour l'expédition de leurs marchandises, les autres à des associations de pêcheurs à la morue. Le nôtre, chargé de vivres et de filets, allait approvisionner et surveiller les pêcheries de la France, près des côtes de Terreneuve ; il devait éloigner des eaux françaises les navires américains et ceux de la Nouvelle-Ecosse, pour les empêcher d'y prendre le capelan qui sert à faire la bouette (1).

---

(1) Bouette ou boitte vient de *boued*, bas-breton, qui signifie nourriture, appas, amorce. Les Canadiens appellent aussi boitte une préparation qu'ils font, pour leurs vaches et autres bestiaux, avec de l'eau et du son, ou bien de la *moulée*, c'est-à-dire du grain broyé et moulu seulement, sans que la farine soit séparée de son écorce.



Un matelot cria à Toussaint : “ Dépêche-toi ! dépêche-toi ! ” page 25.

Quand nous partîmes, il y eut bien des saluts à terre, et à bord bien des coups de canon. C'était le premier d'avril, et vers le 17 nous faisions naufrage, à une petite distance de Pictou, avec un grand vent du sud-ouest et une grosse tempête de neige. Le capitaine appela tous les matelots. " Vite, dit-il, abattez toutes les voiles." Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais il est trop tard, déjà le navire bat sur les écueils, on l'entend craquer de toutes parts. Le capitaine se lamente à tous les saints, il voudrait bien sauver son équipage. On n'entend partout que ce cri : " nous allons périr, nous allons périr !" Plusieurs se jettent à l'eau avec des *ceintures de sauvetage* (1) en liège.

Les cinq chaloupes sont mises à flot. La première, qui fut prête à partir, portait douze hommes ; ils périrent tous, une mer crevant sur eux. Le capitaine me dit : " embarque avec moi." Un matelot dut crier par trois fois à Toussaint :

(1) Ce que les Canadiens appellent *préserveurs*, du mot anglais *preserver*.

" dépêche-toi, dépêche-toi " ! Le pauvre enfant se jeta à corps perdu dans la chaloupe, en se lamentant. Les vagues étaient grosses comme des montagnes. Nous ramions avec ardeur. Comme nous étions à trois arpents de terre, une houle longue et forte nous souleva, et d'un seul coup nous porta au rivage ; nous sautâmes sur le sable dans l'eau jusqu'à la ceinture, et à force de bras nous parvîmmes à hisser l'embarcation sur la côte. Avec la grâce de Dieu, les autres chaloupes furent aussi assez heureuses pour aborder. Et nous étions là, grelottant, sur ce rivage abandonné, loin de toute habitation.

L'équipage se composait de cinquante cinq hommes, quarante trois s'étaient sauvés, douze cadavres flottaient le long de la grève. Tristes, nous ramassons ces chers noyés. Ils étaient méconnaissables, mutilés, le nez emporté, le corps déchiré sur les pierres aiguës ; ils faisaient pitié à voir. Nous eûmes bien de la peine à les enterrer ; pour leur creuser

des fosses, il nous fallait arracher les tourbes avec des bois pointus ou avec nos mains. Nous tremblions de tous nos membres sous le vent froid, et le cœur nous seignait de douleur.

Ce pénible devoir accompli, le bon capitaine nous dit : " Allons voir si nous ne découvririons pas quelque bâtiment aux environs." Comme huit hommes sautaient dans une chaloupe, nous aperçumes une barque qui détournait une pointe au large. " Vite, vite, dit le capitaine, tâchez de la rejoindre." Nous fimes force signaux ; la barque nous aperçut et se dirigea sur nous. " Pouvez-vous, demanda notre capitaine, me donner un passage pour moi et mon équipage ? nous sommes d'infortunés naufragés que la tempête de ce matin a jetés sur la côte, sans aucun secours.—Avec plaisir, répondit le capitaine Duquet (c'était son nom) ; mais nous sommes court de vivres, vous serez obligés de vous mettre à la ration." Pendant neuf jours que nous fûmes à son bord, nous n'avions à manger chaque

soir que quelques onces de bœuf salé ; du reste on nous traita avec bonté. Le capitaine Duquet était de Québec ; l'année suivante, dans un voyage qu'il faisait au Brésil avec un chargement de morues sèches, il se perdit corps et biens. Que Dieu le récompense de sa charité envers nous !

Le dixième jour, nous rencontrâmes en pleine mer un bâtiment anglais, en route pour Boston. Nous passâmes de la barque au steamer ; là, dans l'abondance de tout, nous nous trouvâmes comme aux noces. On nous déposa à St-Jean de Terreneuve, où nous prîmes un vaisseau français pour St-Malo. Comme vous le voyez, mon premier voyage n'avait pas été une excursion de plaisir : c'était pour l'avenir un mauvais présage.

§ III

Mes nombreux voyages.

Le capitaine Cottin mit Toussaint à l'é-

cole, en pension, dans la ville de St-Malo. Il était encore trop faible pour la manœuvre, et un peu maladif. Je ne suis pas un homme très grand, je puis mesurer cinq pieds et sept pouces ; Toussaint était plus petit que moi, mais plus épais, plus trappu. Il passa trois ans au collège, il en sortit joliment instruit.

Quant à moi, je m'embarquai pour la Chine. Je suivis toujours le capitaine Cottin sur les vaisseaux de la Campagnie, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre ; il en était de même du reste de l'équipage. Cette fois, nous portions aux Chinois des marchandises sèches et de la boisson, nous en rapportâmes une cargaison de thé. Il ne se passait pas une seule journée sans que je pensasse à Toussaint, qui avait été mon compagnon inséparable depuis mon enfance ; chaque soir je m'endormais tard, et je versais une larme au souvenir du plaisir que nous avions eu ensemble. Le plaisir s'était changé en travail ; il me fallait faire l'exercice au fusil avec les autres matelots ; j'étais hom-

me de chaloupe, et quand il se présentait un mauvais assaut quelque part, j'étais certain d'être de corvée.

Pendant une dizaine d'années, toujours sous le capitaine Cottin, je fis bien des voyages : à la Jamaïque, où nous portions de la fleur pour en rapporter du sucre et de la melasse ; au Brésil, avec des chargements de poisson ; sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador, où nous surveillions les pêcheries françaises ; à Boston et à Portland aux Etats-Unis ; à Liverpool en Angleterre ; à Bordeaux et à LaRochelle en France. Après ses trois années d'école, Toussaint était revenu partager mes peines et mes joies.

§ IV.

Mon second naufrage.

Dans l'automne de 1869, nous nous embarquâmes à St-Pierre Miquelon pour Québec, dans une barque chargée de pois

son. Outre le capitaine Cottin, nous n'étions que treize matelots à bord. Au Bic, nous prîmes un pilot; comme le vent était bon, il nous fit déferler toutes les voiles. Il pouvait être alors sept heures du soir, le lendemain matin nous jetions l'ancre devant le Quai des Indes.

Comme la saison était avancée, on déchargea et l'on rechargea au plus vite; notre nouveau chargement se composait de bois scié, planches et madriers. Nous partîmes le jour de la Toussaint. J'étais venu si près des miens, et je m'éloignais sans espoir de retour! Nous avions, Toussaint et moi, un vague pressentiment que nos parents vivaient dans les environs, et cette pensée laissait dans nos cœurs comme un vide et une tristesse.

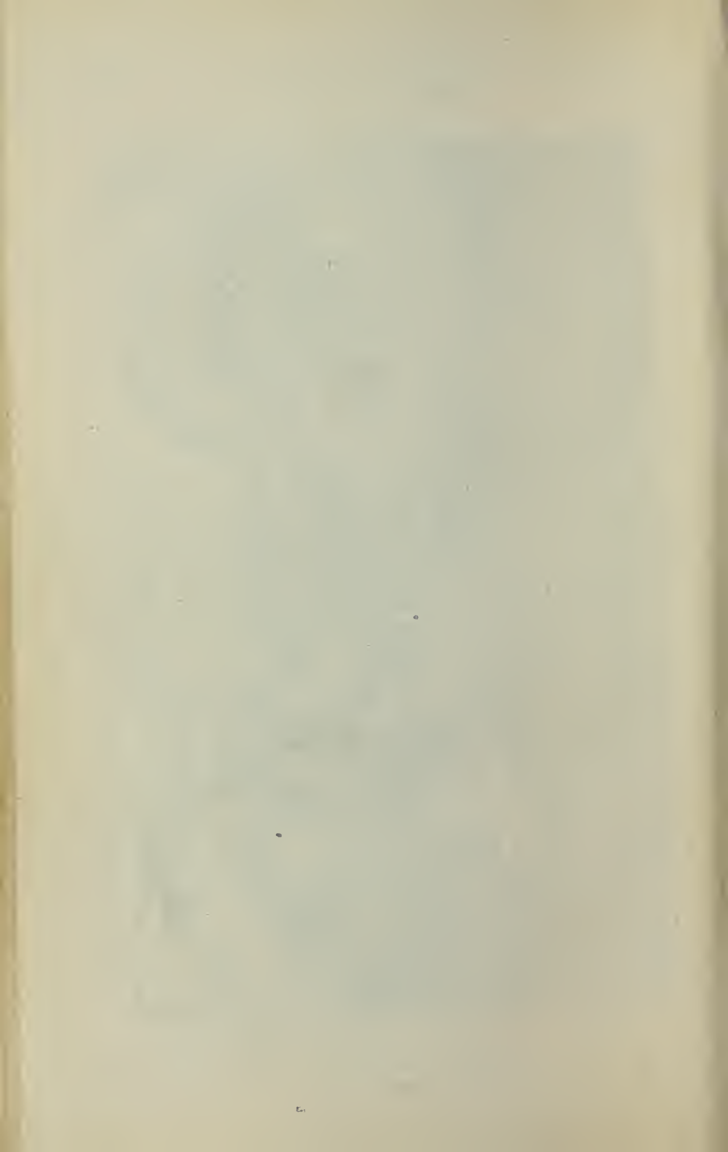
Il soufflait une brise alisée du sud-ouest les vergues portaient toutes leurs voiles, nous eûmes une belle descente jusqu'à l'endroit où nous déposâmes le pilot au rivage. Trois jours après, le vent changea, tournant au midi, avec une forte tempête de neige. Il nous fût impossible de

passer au sud de Terre-Neuve ; il nous fallut, bongré malgré, entrer dans le détroit de Belle-Isle. Plus il ventait, plus il neigeait. On faisait petite voile. Un soir le capitaine dit au Second de mettre à la cape ; nous passâmes la nuit blanche, sans clore l'œil. Le lendemain matin il y avait un pied de neige sur le pont, les cordages étaient couverts d'un demi pouce de glace, raides, inflexibles : quelle misère alors nous avions pour exécuter les manœuvres ! Vers quatre heures après midi, le vent inclina sur le Sud-Ouest. Le capitaine se promenait à la poupe, les mains dans ses poches, en peine, interrogeant l'horizon. " La journée se passe, la nuit vient, le courant m'entraîne, je ne sais pas où je suis, nos compas sont dérangés. Si la bonne Vierge voulait me faire la grâce de voir le soleil une heure seulement, nous serions sauvés ; mais non, la tempête empire, qu'allons-nous devenir ? " Nous étions découragés.

Toussaint était sur l'avant du vaisseau, et regardait. Tout-à-coup, il s'écrie :



A force de travailler, on parvint à sauver une chaloupe et à la mettre à la mer, page 33.



" J'aperçois une masse noire, tout près." Le Second accourt : " à terre ! on s'en va à terre. " Le capitaine arrive hors de lui-même. " Hélas ! c'est ce que je craignais." A ce moment le vaisseau monte sur une grosse roche, crève, casse par le milieu, s'emplit à moitié d'eau, et reste attaché à l'éceuil. Nous étions échoués sur un rocher de quelques arpents de circonférence. A force de travail, on parvint à sauver une chaloupe et à la mettre à la mer ; il pouvait être minuit. Il neigeait toujours à pelletées, et les vagues continuaient à rouler comme des collines. Le capitaine nous dit d'attendre le jour pour essayer d'aller à terre. Nous passâmes une bien triste nuit, à l'air de tous les temps, gelés, glacés, frissonnant sous les bourrasques de neige fondue qui nous fouettaient la figure.

Le lendemain matin il neigeait encore, mais il ne ventait presque plus ; la mer devenait plus calme. Le Second partit avec neuf matelots pour aller à la côte, que nous apercevions à huit ou neuf

lieues de distance ; la petite embarcation ne pouvait porter plus d'hommes. Nous restions cinq à bord, le capitaine, mon frère et moi, et deux autres matelots, Asselin et Sansterre. " Aussitôt que vous serez parvenus aux habitations, envoyez à notre secours. — Oui, oui, bonjour. — Bon voyage ! bonne chance ! " L'adieu était triste, un pressentiment nous disait que nous ne nous reverrions plus.

Une heure environ après leur départ, le vent a reviré nord-est comme une rage. L'eau poudrait (1) comme la neige l'hiver, et la neige tombait si épaisse qu'on ne pouvait voir à trois pas devant soi. De minute en minute, nous regardions pour voir si nos gens ne reviendraient point. La journée se passe, la nuit se passe, personne ne revient. Le

(1) Quand le vent charroie la neige en poussière fine, les Canadiens disent qu'*il poudre*. Ce mot est né avec le peuple du Canada ; aussi, trouvez-m'en un meilleur ! Dès 1696, le Père Gabriel Marest, parlant de l'hiver de la Baie d'Hudson, écrivait : " Ce long hiver, quoiqu'il soit froid, ne l'est pas toujours également. Il y a de beaux jours. Ce qui me plaît davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluie, et qu'après un certain temps de neige et de *poudrerie* (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige qui s'insinue partout), l'air y est net et clair."

capitaine, rêveur, pensif, se met à pleurer ; à cette vue, nous nous mettons tous à pleurer avec lui : ce n'était pas gai.

Le lendemain, le temps était beau, la mer calme, le soleil brillant ; on voyait loin sur les eaux, aussi loin que les yeux pouvaient porter. Mais de toute la journée personne ne revint. Le capitaine nous dit : "Hélas ! c'en est bien fini du reste de l'équipage ; nous n'avons pas autre chose à faire qu'à prier pour le repos de leur âme." Sans aucun doute ils ont tous péri, car jamais depuis nous n'en avons entendu parler. Toussaint reprit : "Ils ont bien de la chance. Ils sont mieux que nous. Le bon Dieu les a retirés du monde ; ce serait fort heureux qu'il nous en fit autant.—Tu ne devrais pas parler comme cela, répond le capitaine. Dieu sait ce qu'il nous faut ; s'il nous punit par ce naufrage, sachons par notre résignation apaiser sa colère. Que sa sainte volonté soit faite !—Mais qu'allons-nous devenir ici ? pouvons-nous passer l'hiver sur ce rocher ?—A quoi sert de

se démonter ? Quand bien même nous nous tirerions aux cheveux, notre sort n'en serait pas amélioré. Prenons courage, et confions-nous en la bonne Providence."

§ V

Un hiver sur un rocher.

Nous passâmes l'hiver sur le vaisseau. La glace se forma autour de ses parois extérieures, et l'attacha fortement au rocher ; il devint solide comme un pont. L'eau qui l'avait rempli à moitié, s'était congelée de part en part ; mais elle n'avait pas atteint les chambres de la proue ; c'est là que nous nous retirâmes à l'abri des vents. Pour toute nourriture, nous n'avions que de la farine sèche, ce qui n'est pas, je vous assure, très appétissant ; pour toute boisson, que la neige qui tombait du ciel : encore n'avions-nous pas le moyen de la faire fondre. Impos-

sible était-il d'allumer du feu ; le briquet, la pierre, le tondre, les allumettes, tout nous manquait ; nous passions la plus grande partie des jours et des nuits dans nos lits, sous nos couvertures. Nous ne sortions sur le pont que de temps en temps, pour prendre un peu d'exercice, nous dégourdir, et nous mettre le sang en circulation. De trois côtés, la mer s'étendait au loin et au large comme un vaste désert ; au nord la côte du Labrador s'allongeait comme un long cordon bleu. Trois fois, pendant le triste hiver, la tempête sévit avec fureur ; elle faisait craquer la charpente déjà fort endommagée de notre vaisseau ; elle menaçait d'emporter le rocher et l'îlot de glace, qui s'était formé aux alentours.

D'abord nous étions sombres et taciturnes ; puis, peu à peu, nous nous habituâmes à l'idée de notre sort malheureux ; nous jasions dessous nos couvertes, même nous allâmes jusqu'à rire. A quoi l'homme ne peut-il s'habituer ?

Au mois de janvier, Asselin mourut de faiblesse et de froid ; pas longtemps

après, Sansterre le suivit. Nous nous disions : “ bientôt, ce sera notre tour.” Les deux cadavres restèrent gelés dans leurs lits ; nous les avions toujours sous les yeux, c'était un avertissement continuel de nous préparer au voyage de l'éternité. A la fin de mars nous étions si faibles que nous ne pouvions plus monter sur le pont, le vent nous transperçait et nous jetait par terre. Tout ce qu'il nous était possible de faire, c'était de nous traîner auprès du quart de farine pour prendre notre ration journalière ; puis nous nous ensevelissions sous nos tas de couvertes, pour y entretenir et conserver le peu de chaleur que notre sang possédait encore. Nous étions résignés, la mort nous apparaissait comme un soulagement. Le capitaine, il est vrai, laissait derrière lui une femme et des enfants, dont le souvenir venait assombrir son âme ; mais pour mon frère et moi, orphelins, sans parents, sans amis, la vie n'avait pas beaucoup d'attraits. D'un moment à l'autre nous nous attendions à trépasser.

Vers le huit d'avril, trois jeunes hommes abordèrent notre navire, montèrent sur le tillac, descendirent dans notre cabine. Ils s'attendaient à ne voir personne, vû qu'ils se croyaient sur un vaisseau abandonné. Quand ils nous apperçurent, ils reculèrent de deux pas, effrayés, se pensant en face de revenants ; nous étions pâles comme des draps, décharnés comme des squelettes, et nos yeux hagards s'attachaient sur eux fixement. Ils furent quelques minutes sans parler. " Comment vous trouvez-vous ici, dit l'un d'eux ? " Notre capitaine leur raconta notre naufrage, et il termina en disant : " Allez-vous nous porter secours ? " Les bons jeunes gens étaient émus, des larmes perlaient sous leurs paupières. " Il nous est impossible, dirent-ils, de vous amener avec nous maintenant, vous êtes trop faibles, et les glaces sont mauvaises. Nous allons retourner à notre navire, et nous reviendrons. En attendant, bon courage ! "

C'étaient trois Anglais de Terreneuve

qui faisaient la chasse aux loups-marins. Nous les vîmes avec tristesse s'éloigner, courant sur les îles flottantes, sautant, à l'aide de leurs longues perches ferrées, de glaçons en glaçons. Nous nous disions, les larmes aux yeux : " reviendront-ils ? ah ! non, ils nous oublieront. C'en est bien fini de nous ! "

Tout de même, cette visite avait relevé nos espérances, il faut bien peu de chose pour rallumer, au fond du cœur de l'homme, l'amour de la vie ! Nous nous attachions à la promesse de ces trois étrangers comme des naufragés à une épave. Le soleil était devenu plus chaud ; chaque jour nous nous traînions, tant bien que mal, sur le tillac, et nous passions des heures à scruter, à interroger l'horizon

Quinze jours se passèrent, lents, sombres, inquiets, sans que personne ne vint. Nous nous lamentions au bon Dieu. Le capitaine se mit à genoux, les mains levées au ciel. " Seigneur, disait-il, nous gémissons et nous pleurons dans cette vallée de larmes. Ayez pitié de nous.

O bonne, ô douce, ô pieuse Vierge Marie, donnez-nous des forces pour soutenir jusqu'au bout notre fatigue !" Et nous pleurions à chaudes larmes.

La prière finie, Toussaint monta sur le pont ; nous restâmes, le capitaine et moi, dans notre cabine, abattus, découragés. Tout-à-coup, Toussaint pousse un cri, un vrai cri de désespoir, nous en frémissons. " Capitaine, dit-il, n'ayez pas peur, ce sont nos bons amis qui reviennent." Nous ne nous sentions plus de joie ; nous fûmes assez longtemps sans pouvoir parler, ni nous remuer. Les pêcheurs anglais nous transportèrent à leur bord, dans leurs bras, comme on le ferait pour des enfants. Ils nous soignèrent au bouillon ; nos forces se rétablirent petit à petit, si bien que, au bout de deux semaines, une gaffe à la main, nous leur aidions à courir sus aux loups-marins.

Un mois après, ils nous déposèrent à St-Jean de Terre-Neuve, où un steamer anglais nous prit pour nous transporter à Bordeaux. De Bordeaux à St-Malo, il n'y

a qu'un pas. Jugez de la surprise et de la joie de nos amis Malouins : ils nous pensaient au fond de la mer, depuis longtemps la pâture des poissons ; et nous leur arrivions, sans être attendus, comme des apparitions d'outre tombe.

CHAPITRE III

COMMENT JE RECOUVRAI MA LIBERTÉ.

§ I

Ma première désertion.

Le marin ne connaît pas de bon temps. Aussitôt nous nous embarquâmes sur une frégate, destinée à aller protéger les droits français sur les côtes de Terre-Neuve. Outre le service des matelots, elle portait une cinquantaine de soldats commandés par un officier supérieur ; mais la conduite du navire restait tou-

jours aux mains du capitaine Cottin. Dans les moments difficiles seulement, les soldats aidaient à la manœuvre ; à part cela, ils faisaient l'exercice militaire, et fainéantaient au soleil. A la fin de juin, nous nous retrouvions dans le port de St-Jean.

Là, je dis à mon frère : " Désertons ? Quelle vie triste que la nôtre ! C'est un véritable esclavage. Pas de parents. pas d'amis, des nuits de quart sans sommeil, des travaux à tous les temps, des coups, des naufrages, la mort devant nous à tout bout de champ ! Nous irons au Canada, nous tâcherons d'y trouver nos parents ; alors nous serons, sur la terre, des hommes comme les autres. — C'est bien, dit mon frère, désertons. "

Nous partîmes sur le soir. Déjà nous avions traversé les rues de la ville, et nous avions fait un assez bon bout de chemin dans la campagne, lorsque trois habitants (1) allèrent avertir la police que

(1) Au Canada, *habitant* signifie *cultivateur* Dans les premiers temps de la colonie, la population se divisait en

deux matelots de la frégate s'enfuyaient. Nous fûmes ramenés au vaisseau sous les armes, et jetés pour la nuit dans le cachot ; nous y passâmes six jours à l'eau et au biscuit noir. Nous eûmes notre procès à la cour martiale ; nous fûmes condamnés à recevoir, moi vingt coups de fouet, et mon frère douze coups : j'étais puni plus sévèrement, parce que j'avais été l'instigateur de la désertion. Le lendemain du procès, vers une heure après midi, un sergent vint nous ouvrir la porte du cachot, et nous dit, d'un ton solennel : " Prisonniers, sortez d'ici, venez pour être fouettés. " Le frisson courut par tous nos membres ; on nous conduisit au pied du grand mat, où l'on nous fit ôter nos chemises. On nous mit les fers aux pieds, et l'on nous attacha les mains, à la longueur de nos bras, à deux anneaux fixés au-dessus de nos têtes. Les

---

deux parts bien distinctes, les *hivernants* qui ne restaient à Québec qu'autant que le demandait l'intérêt de leur commerce, et les *habitants* qui avaient élu domicile dans le pays. Ces derniers, pour la plupart, se livraient à la culture, de là synonimie du mot avec celui de *cultivateur*.

soldats étaient rangés sur deux lignes ; chaque coup retentissait au milieu du silence ; je me tordais comme un ver, je ne pouvais m'empêcher de pousser des gémissements plaintifs. Mes forces faiblissaient ; au dix-huitième coup, je perdis connaissance. Le docteur déclara que je ne pouvais en porter davantage. Mon frère reçut ses douze coups, sans broncher. J'ai été six semaines au lit, presque sans pouvoir me grouiller ; l'onguent que le docteur mettait sur mes plaies, me faisait souffrir presque autant que le fouet. Lorsque je fus devenu assez bien, ils me donnèrent mes deux autres coups : ainsi, je me trouvai à avoir payé ma dette, jusqu'à la dernière obole.

§ II

Ma seconde désertion.

A la fin de juillet de cette année 1870, après avoir été prendre à Pictou sa provision de charbon, notre vaisseau gagna

la côte nord de Terre-Neuve, pour y remplir l'objet de sa mission. Nous étions à peine arrivés dans ces parages, que, le premier d'août, le capitaine réunit sur le pont tout l'équipage, et, d'une voix émue, il nous dit : " J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. La guerre est déclarée entre la France et la Prusse. Je viens de recevoir un télégramme, qui nous appelle au poste du danger et de l'honneur. Nous partirons le six de ce mois." Ces paroles furent reçues avec des applaudissements, chacun brûlait de l'ardeur patriotique de se mesurer avec les Prussiens.

En passant à Black Bay, (1) sur la côte du Labrador, le capitaine nous dit : " Allez à terre, je vous donne une journée de réjouissances." Aussitôt, les six chaloupes sont à l'eau ; nous y sautons au plus vif, matelots, soldats, sergents, capitaines. A terre, nous faisons l'exer-

---

(1) Black Bay se trouve dans le détroit de Belle-Isle, sur la côte du Labrador, presque vis-à-vis l'extremité nord de l'île de Terre-Neuve.

cice au fusil, nous courons sur les grèves, nous prenons un bon repas au grand air, nous nous étendons sur l'herbe : c'était charmant.

Le sergent qui nous avait exercés, vint me proposer de déserter de nouveau. Je lui répondis : " C'est bien dur pour moi de me mettre en route, je ne suis pas encore guéri de mes blessures. Si nous étions repris, je ne pourrais supporter dans cet état de nouveaux coups de fouet. — Il ne s'agit pas de fouet, reprit-il, nous jouons tout simplement notre tête. Nous sommes en temps de guerre ; tout déserteur, si on l'arrête, sera passé par les armes. Voyons, décide-toi. — C'est bien, lui dis-je, va sonder nos autres compagnons ; s'ils partent, je vous suis. "

Les cinq autres, qui composaient notre petit pelöton, se déclarent prêts à tout. Visant un moment favorable, nous quittons le camp vers quatre heures de l'après-midi ; nous suivons la crique de Black Bay, au fond d'une coulée bordée de sapins. Au sud-ouest sur notre gau-

che, s'élève une haute montagne ; sur notre droite, s'étend un terrain plat, où croissent çà et là de petites épinettes, borné à un demi mille de distance par une rangée de collines. Nous allions les uns à la suite des autres, à pas de loup, sans faire de bruit et l'œil aux aguets ; le cœur me battait bien fort.

Après une demi heure de marche, le sergent nous dit : " Suivez-moi, mes braves, jusque sur le haut de ce rocher." Nous y grimpâmes à qui mieux, mieux. Le sommet en était tout couvert de neige. " Il s'agit maintenant, dit le chef, de dépister ceux qui s'aventureraient à notre poursuite. Otez vos bottes, et attachez-les sous vos pieds, sens devant derrière." Ce qui fut dit, fut fait, et promptement. Un quart d'heure après, nous avions traversé la lisière de neige, et nous descendions le flanc opposé de la montagne. " Remettez vos bottes, dit le sergent. Ici, il faut nous séparer. Ensemble, nous courrons risque de mourir de faim ; puis, séparés, si une bande est prise, les autres

au moins auront la chance de s'échapper." Nous pleurions à chaudes larmes ; plus nous nous regardions, plus nous pleurions. Enfin nous nous donnâmes la main, et nous nous dîmes adieu pour la vie. Divisés en trois bandes, nous partîmes chacun de notre côté, les uns vers le sud-ouest, les autres vers le nord, les autres vers le nord-est, en nous faisant les meilleurs souhaits : " Que Dieu vous protège ! Qu'il vous conduise dans votre pays ! Qu'il vous ramène dans vos familles ! "

Mon compagnon était mon frère Toussaint Marin. Nous marchâmes jusqu'au soir. Vers six heures, Toussaint me dit : " Si nous pouvions nous rendre jusqu'à cette seconde montagne, nous nous y bâtirions une cabane pour la nuit." Avec la grâce de Dieu, et après beaucoup de fatigues, nous y parvînmes. Choisissant une excavation dans un rocher coupé à pic, nous la fermons par une muraille faite avec des pierres de différentes formes ; cela nous donnait un abri contre les bêtes et le mauvais temps ; de plus, si nous

étions poursuivis, personne ne se douterait qu'il y aurait, derrière ces roches entassées sans symétrie, des êtres humains : notre mur brut ressemblait à un amas de cailloux, jetés là, au hazard, par le travail de la nature.

Nous nous couchâmes sans souper. Vers neuf heures, nous commençâmes à entendre tonner les canons du vaisseau ; de temps en temps, nous voyons la lueur sinistre des bombes qui éclataient dans les airs. Le bruit se répercutait en roulant de montagne en montagne, comme celui de la foudre ; la terre en tremblait. Pendant deux jours, l'artillerie continua ainsi de jouer, d'heure en heure. Sans doute on voulait nous donner un signal pour retourner sur nos pas, si nous nous étions égarés par mégarde : ou bien, l'on avait envoyé à notre poursuite, et la voix de l'airain indiquait l'endroit où il faudrait revenir, quand on se serait saisi des déserteurs. Ce soir-là, nous tremblions de tous nos membres ; cependant, comme nous étions très fatigués, nous pûmes dormir.

Je veillai jusque vers minuit sur le sommeil de Toussaint, et Toussaint veilla sur moi jusqu'au jour.

§ III

Sur la Côte du Labrador.

Nous passâmes cinq jours en cet endroit, n'osant aller plus loin, de peur de tomber sur quelque parti de soldats, qui pouvait être engagé à notre poursuite. De notre espèce d'observatoire, nous apercevions la mer à environ quatre milles, et nous voyons monter une colonne de fumée à l'endroit où le vaisseau se trouvait à l'ancre, mais une crête de rocher nous dérobait la vue du navire et de ses mats. Les arbrisseaux, dans les environs, étaient si courts, qu'un homme debout les dominait de toute la tête. Nous nous traînions à plat ventre pour aller faire, dans le voisinage, une cueillette d'*atacas*, de *pembinas* (1), et de raci-

(1) *Ataca*, *pembina*, noms algonquins de fruits sauvages, rouges quand ils sont murs, gros les premiers comme des cerises, les seconds un peu plus petits.

nes sauvages. Nous avions un fusil, des balles, du plomb et de la poudre ; mais aucun gibier ne passait à notre portée. La nuit, nous entendions bien les loups hurler autour de nous, mais la peur nous empêchait de sortir ; du reste, quel moyen avions-nous de les abattre au milieu de l'obscurité ? A vrai dire, nous faisions maigre chère.

Le sixième jour, je dis à Toussaint : " Le vaisseau doit être parti maintenant, allons plus loin, peut-être rencontrerons-nous quelque moyen de subsister. — N'allons pas, toujours, sur le bord de la mer, dit-il ; nos gens peuvent bien rôder là encore, et faire taire leurs canons pour nous tendre un piège. Du reste, en partant, ils ont pu commissionner les pêcheurs de nous arrêter, et les Jersais nous vendraient vite pour une brique de lard." Voici le plan que nous arrêtâmes : nous remonterions la côte du Labrador, toujours dans l'intérieur, jusqu'à un établissement canadien, assez éloigné pour avoir échappé à la nouvelle de notre dé-

sertion, comme Natashquan ou Mingan ; de là nous prendrions passage sur quelque vaisseau pour Québec ; puis nous nous mettrions à parcourir le Canada, à la recherche de nos parents. Cette dernière idée nous souriait : quel plaisir de retrouver un père, une mère, des sœurs, des frères! Enfin donc, nous aussi, nous aurions un foyer, où s'assoieraient le repos et l'amitié.

" Hélas! objectait Toussaint, dans un vaste pays, où retrouver notre famille? C'est chercher une aiguille dans un voyage de foin. — Notre enlèvement, répondis-je, a dû faire du bruit dans le temps. En disant que nous sommes des enfants perdus, la voix publique nous indiquera de suite la paroisse où devront se diriger nos recherches. — Peut-être nous adresserons-nous bien loin de l'endroit de notre naissance, personne n'aura entendu parler de notre accident.—Nous parcourrons le Canada en tous sens ; puis nous prendrons les gazettes à notre service.— Et, nos parents nous reconnaîtront-ils

après tant d'années d'absence? Nous étions si jeunes, quand nous fûmes enlevés à leur tendresse.—Qui sait? peut-être avons-nous conservé un air de famille. Du reste, notre âge s'accordera avec l'époque de notre enlèvement. Après tout, confions-nous à la Providence; le plus pressé est de sortir d'ici. — Oui, oui, ajouta-t-il, en levant les yeux au ciel, remettons-nous en toute confiance entre les mains de cette bonne Providence qui ne nous a jamais abandonnés, et qu'elle nous conserve nos vieux parents!"

Par ces paroles et d'autres semblables, nous soutenions notre courage et nous trompions les tortures de la faim. Nous marchâmes tout le jour, clopin clopan, dans la mousse, à travers les pierres, montant, descendant, toujours sans autre nourriture que les framboises, ou les autres fruits sauvages que nous rencontrions sur notre chemin; le soir, nous avions le jarret pliant. Nous bâtimes une autre cabane sur le modèle de la première, et nous nous y étendîmes de tout notre long,

comme pour mourir. Le lit était mollet une mousse épaisse recouvre tous ces rochers ; elle y tient lieu de terre, d'herbe et souvent d'arbres. Si elle offre un bon duvet pour le dormir, elle n'en a pas moins de grands inconvénients pour le marcher on y enfonce souvent jusqu'à mi-jambe. comme dans l'éponge.

Je dis à Toussaint : " J'ai bien faim." Il me répondit : " Moi aussi. Oh ! si Dieu nous faisait la grâce de rencontrer un petit morceau de pain, comme nous le mangerions avec appétit." Une heure après, deux perdrix vinrent se reposer, à vingt pas environ de la cabane. Toussaint prend sa carabine, et les abat d'un seul coup. Je cours les chercher, nous les dévorons de suite, sans les faire cuire, elles nous paraissent si bonnes ! C'était la première viande que nous goutions, depuis notre évasion du navire.

Le lendemain, nous étions bien malades, les perdrix crues nous avaient été contraires. Nous dûmes rester en cet endroit quatre jours, sans pouvoir mar-

cher, vivant des atacas du voisinage. Parfois, le découragement s'insinuait dans nos cœurs ; mais, extérieurement, je tâchais toujours de faire bonne contenance, afin de ne pas désespérer mon frère. Il me disait : " Nous avons été bien insensés de quitter le vaisseau ; si nous y étions restés, nous n'aurions pas tant de trouble.—Si nous avons fait la folie de partir, reprenais-je, gardons-nous de faire celle de nous décourager ; ce serait notre perte. Rappelle-toi de m'avoir souvent dit que la Providence ne nous avait jamais abandonnés. Et puis nos parents.....? " Cette pensée de notre père et de notre mère faisait toujours briller un rayon de soleil à travers les nuages les plus sombres.

§ IV.

Rencontre d'un ours.

Après quatre jours de repos, étant un peu remis, nous résolûmes de

continuer notre route, tant bien que mal. Nous pouvions à peine marcher. Toussaint me disait : " La tête me tourne, je ne suis pas capable d'aller plus loin." Je l'interrompis en m'écriant : " Vois donc cette grande bête qui vient à nous." C'était un ours. Tout près, se trouvait une grosse roche, nous y courûmes. Je mâtai le fusil le long du caillou, Toussaint mit le pied sur le bout du canon, je l'aidai de mes deux mains, il parvint à se hisser au sommet de la pierre. Il me tendit le bras, et me tira à lui. Nous n'eûmes que le temps de saisir notre fusil, déjà la bête avait les deux pattes de devant sur les flancs du caillou, nous dévorant de ses yeux étincelants, grognant, la gueule béante. Nous nous regardions, essoufflés, abasourdis, comme pétrifiés.

A la fin, Toussaint coucha la bête en joue, et lui passa une balle à travers la machoire et l'épaule ; elle tomba en poussant un cri amer. Je pris le fusil, et lui en déchargeai un second coup dans le cœur ;



Nous n'eûmes que le temps de saisir notre fusil, page 58.

elle était morte. Vite nous descendons. De peler un morceau de la hanche, d'en tailler une grillade, de manger cette chaire crue et sanglante, ce fut l'affaire d'un moment : nous fîmes un véritable régal ; jamais, de notre vie, nous n'avions si bien savouré un repas.

Toussaint me dit : " Si le bon Dieu nous envoyait souvent comme cela de la viande fraîche, nous pourrions espérer d'arriver au terme de notre voyage. — Oui, lui dis-je. Remercions-le de ses bienfaits, si nous voulons qu'il nous les renouvelle." Nous tombâmes à genoux, et, chapeau bas, sous le beau soleil qui nous éclairait et nous réchauffait, le cœur plein de joie et de reconnaissance, nous récitâmes toutes nos prières à haute voix. Il me semblait que la nature entière se réjouissait et priait avec nous. Dans le besoin, dans le péril, l'homme comprend bien mieux comme il dépend de son créateur !

§ V

En route pour la mer.

Nous passâmes deux jours près du garde-manger que le bon Dieu avait mis sur notre chemin ; nos forces se refirent quelque peu. L'ours commençait à sentir. Je dis à mon compagnon : " Coupons-en chacun un morceau, et partons. Si tu veux, nous allons tâcher de gagner la mer, le vaisseau doit être loin maintenant, il n'aura pas retardé aussi longtemps son départ pour sept hommes de notre valeur. Peut-être n'a-t-il pas laissé aux habitations la commission de nous arrêter ; dans tous les cas, mourir pour mourir, il vaut mieux rendre son dernier soupir parmi les hommes que parmi les bêtes. Qu'en dis-tu, mon frère ? — Mon frère, je suis de ton avis."

Nous reprenons notre route d'un pas ferme, nous n'avions pas marché avec autant d'aplomb depuis notre départ. Che-

min faisant, nous nous entretenions du plaisir de revoir nos parents. Cependant. une pensée triste revenait souvent assombrir les espérances de Toussaint. "Hélas ! disait-il, notre père et notre mère sont peut-être morts, et bientôt, nous-mêmes, nous aurons le même sort. — Espérons toujours, répondis-je. Voici vingt-cinq ans, à peu près, que nous avons été volés, nos parents ne seraient pas aujourd'hui hors d'âge. Dans tous les cas, il doit nous rester encore des frères et des sœurs ; nous finirons bien par retrouver quelque membre de notre famille. — Je le souhaite, je le désire, je doute ; quelque chose me dit que je dois laisser mes os sur cette terre inhospitalière. " C'était là son refrain de chaque jour.

Nous marchions depuis cinq grandes semaines, et nous ne rencontrions pas la mer. Le ciel était sombre et couvert, le soleil ne montrait sa face que de loin en loin. Il était évident que nous étions écartés. De temps en temps, nous tuions quelque perdrix, ou quelque autre oiseau

plus ou moins succulent ; mais, depuis quinze jours, la viande faisait complètement défaut. Nos forces étaient bien tombées. Toussaint me dit : " Il nous faut camper ici, et nous reposer quelques jours, je ne puis me traîner plus loin. " Nous nous trouvions sur les bords d'un lac, qui peut avoir trois lieues de long sur une lieue et demie de large ; d'un côté s'étend un *flatte* (1) d'environ trois milles, borné par une haute montagne. " Allons coucher, dit Toussaint, au pied de cette hauteur. " Nous préférions, pour passer la nuit, les lieux élevés aux pays plats ; nous y trouvions plus facilement des cavernes, des excavations, ou des pierres propres à nous bâtir un abri ; généralement nous y rencontrions, descendant des sommets, un filet d'eau, sur les bords duquel nous établissions notre campement.

Arrivé au milieu du flatte, Toussaint,

---

(1) *Flatte*, les Canadiens ont sans doute pris ce mot de l'anglais *flat*, plat ; cependant, il est plus français qu'on ne pense. L'Académie a conservé *flatir*, battre les flans des monnaies sur l'enclume, c'est-à-dire les aplatir ; et *flatoir*, gros marteau pour battre les flans.

épuisé, se jette par terre en me disant: " Je me meurs de faim." Nous n'avions pas trouvé de fruitage depuis le matin. Je me mis à genoux, j'ôtai mon chapeau, et je récitai cette prière qui nous avait réconfortés si souvent : " Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, je recours à vous, et gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. O Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières ; mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer."

A peine avais-je fini cette prière, que je fis quelques pas, et trouvai des atacas en quantité. J'appelai mon frère, il mangeait à deux mains, il dévorait. Après que nous fûmes rassasiés, nous nous dîmes l'un à l'autre : " Remercions la Sainte Vierge." Ce que nous fîmes de tout notre cœur.

Un quart d'heure après, nous étions au pied de la montagne, bâtissant notre maison pour la nuit. Nous n'avions pu trouver d'eau dans le voisinage. Le travail avançait lentement, nous avions la jambe molle et les bras paresseux, nous enfoncions péniblement dans une épaisse couche de mousse grésillante, dont le sol était couvert ; Toussaint, surtout, était plus souvent assis que debout, jamais je ne l'avais vu si complètement abattu. La nuit se présentait menaçante, le firmament était chargé de nuages, et mon cœur l'était d'inquiétudes.

§ VI

Mort de mon frère.

Deux heures après que nous nous fûmes étendus sur notre lit de mousse, ayant dormi un léger somme, je me réveillai ; je m'assis sur mon séant, et regardai mon frère. Il était pâle, blanc comme un drap, râlant, les lèvres tou-

tes retirées. " Es-tu malade, lui dis-je. — Oui, répondit-il, et bien malade." Bientôt, il se mit à trembler de tous ses membres, et si fort, que les dents lui claquaient dans la bouche. Il se tordait sous les coliques, les crampes l'étouffaient, il vomissait avec efforts, il poussait des gémissements à fendre l'air. " J'endure, disait-il, tout ce que l'on peut endurer de souffrances. Si cela continu, je vais mourir!" J'étais là, assis, les bras croisés, attéré, muet ; je ne trouvais pas un mot à dire ; ce pauvre frère se roulait au milieu de tortures intérieures, je ne pouvais lui apporter aucun soulagement ; et lui, se plaignait toujours.

Il souffrait aussi de la soif. " Louis, Louis, disait-il d'une voix à me transpercer le cœur, mon cher Louis, va donc me chercher de l'eau, rien qu'une goutte d'eau ; j'ai la gorge desséchée, le feu me brûle les entrailles!" Il y avait une bonne lieue pour descendre au lac, la nuit était très noire, et j'entendais les loups hurler autour de notre cabane. " Mon pauvre

frère, lui répondis-je, cela me fait bien de la peine de te voir ainsi souffrir, de t'entendre lamenter, et de ne pouvoir te secourir. Tu comprends que je ne puis sortir la porte à cette heure; le lac est trop loin, je ne pourrais reconnaître mon chemin à travers l'obscurité, et je n'aurais point fait cinquante pas, que les loups m'auraient dévoré. Si tu pouvais attendre jusqu'au jour, comme j'irais te chercher à boire de grand cœur! — Y a-t-il encore long d'ici au jour? — Une heure et demie, deux heures tout au plus. — Que le temps passe lentement! Je souffre, Louis, oh! que je souffre! Je demande à Dieu de me faire mourir, j'ai peur de perdre patience. Oui, que la mort me serait douce!" Devant de si grandes douleurs, je me sentais le cœur oppressé; je me tenais silencieux, ne trouvant aucunes paroles de consolation qui auraient pu être à la hauteur de la souffrance.

Le jour commençait à poindre. Je dis à Toussaint: " As-tu encore soif? — Oui, oui, bien soif. — Eh bien! je vais aller te

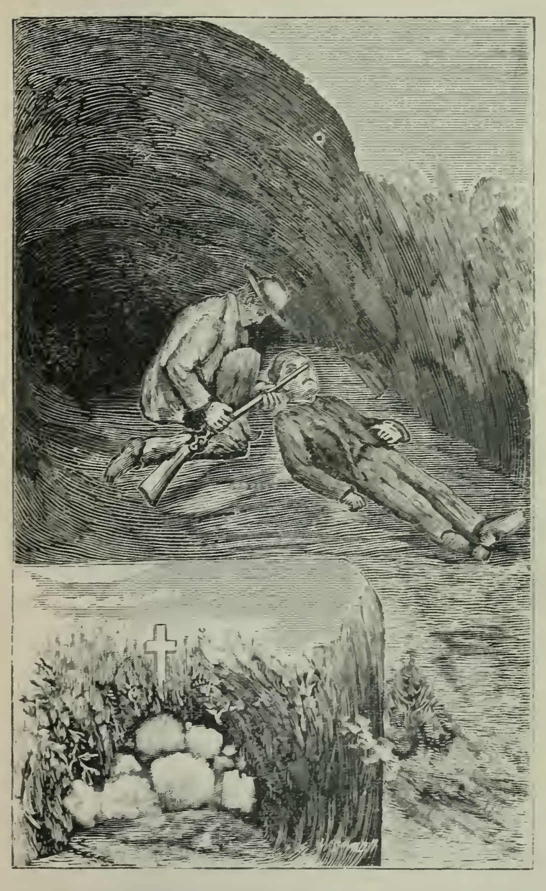
chercher de l'eau. Si je suis un peu longtemps, ne te décourage pas ; tu le sais, le lac est loin d'ici." Je pars la carabine sur l'épaule, je n'avais d'autre vase pour apporter de l'eau que le canon de mon fusil. J'avais les jambes bien faibles, je trébuchais presque à chaque pas ; j'avais le cerveau vide, les arbres autour de moi me paraissaient danser. A cinq arpents du lac, je m'assis sur une grande roche platte, je n'en pouvais plus : " Bonne Sainte Vierge, m'écriai-je, venez à mon secours, donnez-moi à manger ; si non, il m'est impossible de remonter la colline : je meurs ici, pendant que mon frère meurt là-bas."

Tout de même, avec peine et misère, je me rends au lac. Comme je me penche pour emplir ma carabine, j'entends un bouillonnement au milieu des herbes, le frisson me court dans les veines. Je regarde, et qu'est-ce que j'aperçois ? une grosse truite échouée dans la vase. Sans dire ni un, ni deux, je saute dessus et la jette sur le rivage. Puis, le fusil d'une

main et le poisson de l'autre, je reprends le chemin de la montagne. Arrivé à la grosse roche, je m'y assieds de nouveau et fais un bon repas de la moitié de la truite. Les forces me revenaient, et aussi le courage. Je me mets à genoux sur la pierre qui m'avait servi de siège et de table, et, la tête découverte, en face du lac, je remercie la Sainte Vierge du beau présent qu'elle m'avait fait.

Je marchais d'un pas plus assuré, mais je frissonnais de souleur. Je regardais tout autour de moi avec inquiétude, et j'ouvrais les yeux bien grands. Il me semblait voir l'ombre de mon pauvre frère sortir de tous les buissons, à travers cette forêt d'arbres nains. Quand j'arrivai à la cabane, je tremblais de tous mes membres, une sueur froide m'aveuglait. Je me demandais avec angoisse: "Est-il mort ? Est-il encore en vie ? " Avant d'entrer, je regardai par une ouverture de la grossière muraille, Toussaint se roulait machinalement sur sa couche.

J'entrai. " Mon frère, lui dis-je,



Je lui présentai le bout de ma carabine ; il but quelques gouttes, page 69.

comment te trouves-tu maintenant ? — Je suis bien faible. — As-tu soif ? — Oui." Je lui présentai le bout de ma carabine, il ne pouvait plus se lever ; il but quelques gouttes seulement, et il me dit : " C'est bon, c'est assez, merci." Il ajouta, d'une voix tremblante : " J'ai bien faim." — Si tu avais de la nourriture, lui dis-je, te sentirais-tu la force de manger ? — Oui, avec grand cœur.' Je coupai un morceau de poisson, et le lui présentai ; il me prit la main et me la serra. Il voulut me sourire, mais ses traits contractés ne purent rendre qu'une grimace. Je compris que la fin approchait. Quand il eut mangé, il me dit : " Je suis mieux. Tiens, c'est drôle ; ce n'est pas la soif qui me faisait souffrir, apparemment, mais plutôt la faim. Si je n'avais pas mangé, je ne passais pas la journée. Je ne ressens plus aucunes douleurs dans le corps, je m'endors, les yeux me ferment malgré moi." Son œil était vitreux, terne ; il me regardait fixement. Je lui dis : " Avant de t'en-

dormir, je t'en prie, mon frère, recommande ton âme au bon Dieu. — Pourquoi cette recommandation ? me trouves-tu plus mal ? — Hélas ! pauvre frère, je le crains. — Non, non, je me sens bien mieux." Il s'endormit. J'étais à genoux, à ses côtés, priant, triste. Je pensais à Jésus qui disait, au moment de son agonie : mon âme est triste jusqu'à la mort.

Une demi-heure après, il se réveille avec des points dans le côté gauche, et des crampes dans tous les membres. Je le frictionnais par tout le corps, pour le soulager ; il poussait des cris déchirants, il se tordait de douleurs. Il me répétait souvent : " Je vais mourir, je demande à mourir, je ne puis supporter ces souffrances. Une seule chose me fait de la peine, c'est de te laisser seul dans ce désert ; que vas-tu devenir ? Si tu tombes malade, qui aura soin de toi ? Si tu meurs, qui t'enterreras ? tu deviendras la proie des bêtes féroces. P u moi, du moins, j'ai un frère qui confiera mon corps à la terre." Je lui répondis : " Bannis. mon

cher frère, ces sombres pensées. A la grâce de Dieu! Confie-toi en sa miséricorde; et récite encore une fois, avec moi, cette prière que nous n'oublions jamais de dire chaque soir: "O Marie, ma mère et ma souveraine, je viens me jeter dans le sein de votre miséricorde, et mettre, dès ce moment, pour tous les jours de ma vie et pour l'heure de ma mort, mon âme et mon corps sous votre spéciale protection. Je vous confie et remets entre vos mains toutes mes espérances et mes consolations, toutes mes peines et mes misères, le cours et la fin de ma vie, afin que, par votre très sainte intercession, mes œuvres et mes intentions soient réglées selon les désirs de votre divin fils."

Vers onze heures et demie, Toussaint éprouva un peu plus de calme; ses forces s'affaissèrent, sa figure devint pâle et livide, son regard inquiet et égaré. Je lui tâtai le pouls, il battait faible et dru. "Mon cher Louis, dit-il d'une voix éteinte, adieu! Je meurs. 7 Si tu retrouves nos

parents, dis-leur comme nous avons souffert loin d'eux, comme j'aurais aimé à les revoir. Dieu ne le veut pas, nous nous rencontrerons au ciel. Viens ici, que je t'embrasse encore une fois. Que le bon Dieu t'aide dans tes misères! Adieu, mon frère. Ces paroles sont les dernières que je te dis, je sens mon cœur faiblir. Adieu."

Il tomba en agonie pour vingt-cinq minutes environ. Il était tranquille sur son lit, seulement sa poitrine se soulevait avec effort. Je le regardais et pleurais. Vers midi, il passa, doucement, en faiblesse; à peine pus-je saisir le moment de son dernier soupir. Je restai assis, près de lui, affaissé dans ma douleur, le cœur oppressé, étouffant d'émotion, les yeux secs, je n'avais plus de larmes.

Tout était sombre au dedans comme au dehors de moi. Le temps était couvert, et de gros nuages noirs enveloppaient le sommet de la montagne ; il grésillait, le vent sifflait dans la tête des arbres, et je tremblotais sous le froid et les

sanglots. La fontaine de mes pleurs se rouvrit, et j'arrosai de larmes le corps de mon frère. " Je veux mourir ici, m'écriai-je. Il est inutile d'aller porter mes os plus loin, jamais je ne pourrai sortir de cette forêt. Nous avons toujours été unis dans la vie, mon cher frère, nous le serons dans la mort. " Et je passai l'après-midi, couché à côté du cadavre, bien résolu de ne plus sortir pour aller à la cueillette des fruits, et de laisser s'éteindre insensiblement, dans cette cabane, le peu de vie qui me restait.

Sur le soir, je me mis à genoux, et, avec mes mains, je creusai dans la mousse, à environ deux pieds d'avant, une espèce de fosse, et j'y déposai le défunt ; je charroyai aussi des pierres que j'entassai à ses côtés, dans le dessein de l'en couvrir, lorsque je commencerais à sentir les forces m'abandonner pour toujours. Puis je fermai la porte avec une grande roche platte, en pensant : " Adieu, lumière du jour, cette cabane sera mon tombeau. "

La neige avait cessé, mais le vent con-

tinuait ses sifflements lugubres. Les loups, attirés sans doute par l'odeur du cadavre, hurlaient en chœur, et labouraient le sol autour de ma chetive habitation. Je pris ma carabine, et je tirai trois ou quatre coups ; le bruit des détonations, se répétant d'échos en échos dans la montagne, me faisait dresser les cheveux sur la tête. Je passai la nuit sans clore l'œil. J'étais seul pour prier le bon Dieu au corps (1), et je ne décessais (2) de m'adresser tantôt au doux Jésus, tantôt à sa sainte Mère. " Ouvrez-moi votre cœur, ô Jésus, car c'est le lieu de mon repos ; je veux y être toute ma vie et y rendre mon dernier soupir. — Ne m'abandonnez pas, ô Mère des miséricordes ; aidez-moi pendant les jours de mon pèlerinage, et gar-

---

(1) Dans nos campagnes, quand une personne est décédée, on l'expose dans une chambre mortuaire ; et, pendant les deux ou trois nuits qui séparent sa mort de son enterrement, les parents et les amis se réunissent en grand nombre auprès de son cadavre, et passent le temps soit en pieuses lectures, soit en méditations silencieuses, soit dans la récitation du chapelet : c'est ce qu'on appelle *prier le bon Dieu au corps.*

(2) *Décesser*, d'après Littré, barbarisme populaire qui se dit au lieu de *cesser*. Mais nos gens lui donnent, dans leur acceptation, beaucoup plus de force qu'à ce dernier mot.

dez mon âme à l'heure de ma mort." — Puis revenant à la pensée de mon frère, je m'écriais du fond de ma douleur : "*De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam.*"

Je restai là trois jours, à veiller et à prier sur celui qui n'était plus. L'amour de la vie est enraciné profondément dans le cœur de l'homme, et je le sentis se réveiller en moi, faible d'abord, puis s'accentuant davantage, et je résolus d'essayer à prolonger ma pénible existence. De plus, je fis réflexion qu'il ne m'était pas permis de me laisser mourir volontairement d'inanition ; et je ne voulais pas arriver, au tribunal du Souverain Juge, la conscience chargée d'un suicide. Trois ou quatre fois par jours j'allais, dans les environs, faire un repas d'atacas et de racinages. La douleur et la faiblesse m'avaient, du reste, diminué de beaucoup l'appétit.

Le quatrième jour au matin, j'entassai les pierres que j'avais ramassées, sur le corps de mon frère, puis par-dessus j'écra-

sai la cabane, en sorte que ses dépouilles mortelles se trouvaient à l'abri de toute atteinte et profanation de la part des bêtes féroces. Avec mon couteau j'avais fait une croix en bois, je la fixai sur le sommet de ce tumulus rustique, pour dire, si jamais il passait homme vivant dans ces tristes lieux, que là dormait un chrétien de son dernier sommeil. A genoux, la tête découverte, je priai longtemps pour celui que j'allais quitter. " Seigneur, donnez-lui le repos éternel. Il a tant souffert dans son court et rude pèlerinage, ses joies ont été si rares, ses peines si nombreuses, il a dû faire ici-bas la plus grande partie de sa pénitence. *Requiescat in pace.* Pauvre frère, cher ami, compagnon inséparable de ma vie, adieu ! je pars à regret. Si tu es parvenu dans la demeure céleste, écoute-moi, protège-moi, conduis-moi au milieu des difficultés qu'il me reste encore à traverser sur cette terre de boue et de misères."

Il m'en coûtait de m'éloigner. Mon âme était déchirée, c'est comme si j'eusse

laissé, sous ce tas de pierres, une partie de mon cœur. Je marchais une couple d'arpents, puis je m'arrêtais pour me retourner vers la montagne, et je versais des torrents de larmes. Toute ma vie se retraçait à ma mémoire ; je me rappelais les bontés de Toussaint, son amitié pour moi, tout ce que nous avions supporté ensemble de bonheur ou de malheur. Je me disais : " Que vais-je devenir, sans mon frère ? personne ne m'a aimé que lui. Je suis seul dans ce bois ; quand bien même je parviendrais à retourner parmi les hommes, je serai encore seul. Ce bon ami ne sera plus à mes côtés, pour partager mon sort. Sans lui, puis-je être heureux ? " J'étais faible, et j'avançais lentement, regardant aussi souvent derrière que devant moi. Quel triste jour que celui-là !

§ VII

Rencontre d'un Métis esquimaux.

Ce soir-là, j'étais trop fatigué, trop découragé pour me bâtir une cabane ; je

couchai à la belle étoile, dans une fissure de rocher que je couvris d'une toiture de sapinage. Je grelottai toute la nuit et ne dormis guère, l'image de mon frère était toujours devant mes yeux, je le voyais partout.

Au petit jour, je me remis en marche ; mon dessein était de gagner la mer, et là de me jeter dans la première hutte de pêcheur venue. Etre fait prisonnier, être livré au vaisseau, recevoir vingt coups de fouet, être passé par les armes, tout cela ne m'inquiétait guère ; au contraire, mourir me paraissait un sort enviable.

Je marchais depuis quelques heures, lorsque tout-à-coup j'aperçus venir dans le lointain, au devant de moi, une forme insolite. Etait-ce une bête sauvage ?... était-ce un homme ?... Etait-ce un des soldats du navire, qui s'était déguisé pour aller à ma recherche ?... Je me blottis derrière un gros caillou, tremblant comme une feuille ; je m'aperçus que je tenais plus à la vie que je ne pensais.

Homme ou bête, l'animal avançait tou-

jours, il n'était plus qu'à quelques centaines de pas. Je risquai un œil, il m'aperçut, et il me cria, en assez mauvais français : " Toi, pas peur ; j'étions un ami." C'était un métis, demi acadien et demi esquimaux, qui chassait le caribou dans ces montagnes. Il était habillé tout en poil, des pieds à la tête, ayant bottes de loup-marin, culottes de loup-marin, gilet de loup marin et capuchon de loup-marin. Il recula de surprise en me voyant si maigre et si décharné, je ressemblais à un squelette. " D'où viens-tu ?"— Je contai un mensonge, que Dieu me le pardonne. " J'étais, lui répondis-je, matelot sur un navire français ; le capitaine fit descendre l'équipage à terre, pour lui donner une journée de récréation ; le soir, il a levé l'ancre avant que je ne fusse monté à bord, croyant sans doute que tous ses hommes étaient de retour ; et depuis lors, j'erre égaré à travers ces rochers. — Depuis combien de jours ?—Depuis, certainement, plus de deux mois. —De quoi as-tu vécu ? — Hélas, sauf votre respect, de

cinquante saletés immangeables, de racinages, de fruits sauvages, de poissons morts qui grouillaient de vers, de soleils de mer corrompus (1). C'est bien extraordinaire, comme un homme peut vivre de peu ! Mon ami, ayez pitié de moi, et donnez-moi à manger. — C'est bien, suis-moi et viens à mon logis."

Il s'était bâti en bois une cabane assez confortable ; son ameublement avait le luxe d'un petit poèle de tôle et d'une chaudière en cuivre. Il fit rôtir sur les tisons un bon morceau de caribou, le fumet me chatouillait l'odorat délicieusement. Je ne pouvais m'empêcher de sourire, il y avait près de trois semaines que je n'avais pas goûté une seule bouchée de viande. Ce repas me fit du bien. Je restai trois jours avec ce brave métis, qui me traita comme un frère ; la nuit, je dormais sans inquiétude, d'un sommeil profond ; mes forces se rétablirent. Qu'il fait bon, dans l'affliction, de rencontrer

---

(1) D'après ce que j'ai pu comprendre, ces soleils de mer seraient des espèces de polypes à corps mou et contractile.

un cœur compatissant ! Je prie Celui qui récompense un ver d'eau froide donné en son nom, d'être la récompense de ce sauvage inconnu qui me rendit à la vie, et qui me remit sur la route du monde habité.

" Ai-je loin, lui demandai-je, pour me rendre à la mer ? — Six lieues.—De quel côté se trouve-t-elle ? — Par derrière cette montagne. " Il me montrait de la main le sud quart sud-ouest. " Voulez-vous, lui dis-je, avant que nous nous séparions, me faire un plaisir ? — Lequel ? — Changer d'habits avec moi. — Tu n'y penses pas, répondit-il, tes habits sont bien meilleurs que les miens. — Cela n'y fait rien, je n'ai pas d'autre moyen de vous témoigner ma reconnaissance." J'insistai, c'était pour moi une belle fortune ; qui me reconnaîtrait sous un pareil accoutrement ? A la fin, il consentit. Nous nous quittâmes en nous pressant la main, partant lui pour la chasse et moi pour la mer, habillé lui en matelot français et moi en esquimaux, avec un vêtement en peau fait tout d'une

pièce, souliers, pantalons, gilet et capuchon, enfin hérissé de poil comme un ours ou un loup. Je me mirai dans le cristal d'un lac, je ne pus retenir un éclat de rire, j'étais comique à voir.

J'allais bon train, un morceau de caribou sur l'épaule, muni de courage. " Il me serait donc encore donné de vivre parmi les hommes, peut-être de rencontrer mes parents. Dans tous les cas, je me rendrai certainement dans le pays de ma naissance, et je me ferai des amis au milieu de mes compatriotes, c'est un plaisir que je n'ai jamais goûté et qui doit être bien doux." Cette pensée me rendait facile l'ascension des rochers, et supportable mon habit, trop chaud, qui fourmillait de vermines. Les sueurs m'inondaient, mais l'espérance me soutenait. Déjà, je respirais l'air de la mer, et le salin m'apportait comme une saveur de liberté. Bref, si le souvenir de mon pauvre frère ne m'eût poursuivi partout et ne fût venu assombrir mes idées, j'aurais été presque heureux. Car, dans un loin-

tain indécis, comme dans un mirage, m'apparaissait la terre de mes pères.

CHAPITRE IV

COMMENT JE REGAGNAI LE PAYS DE MES PÈRES

§ I

Du Labrador à Anticosti.

Je marchai deux jours. Je passai la première nuit dans l'anfractuosité d'un rocher ; le second soir, assez tard, enveloppé dans les ténèbres, j'arrivai à la *Rivière-au-Tonnerre,* petit poste de pêche composé de trois maisons. Je me tins caché à une faible distance des habitations, craignant toujours les agents atti-

trés ou officieux de la frégate. C'était un samedi, nous étions aux environs de la mi-octobre.

Une barque tanguait sur son ancre, près d'une bouée, à deux arpents du rivage ; je résolus de la voler pour mettre ma vie en sureté. J'avais souvent entendu dire que, dans le cas de nécessité, tous les biens sont communs. Etais-je réellement dans une nécessité extrême ? Tout ce que je puis affirmer, c'est que Dieu, qui sonde le fond des cœurs, voyait dans le moment ma bonne foi et la sincérité de mes intentions.

D'aguet, je me jettai dans une petite embarcation qui était tirée sur le sable de la grève, et, comme je ne voulais pas faire de vol inutile, j'eus bien soin, avant que de partir, de l'amarrer à la bouée. Dans la barque je trouvai deux grandes voiles, pliées sous les sièges ; elles m'étaient,pour mon évasion,d'une absolue nécessité ; je compris, par ce soin prévoyant, que la bonne Providence avait entendu mes supplications et qu'elle voulait mon

salut. C'est pourquoi je ne craignis pas de me lancer en pleine mer. De plus, sur l'équipet de la poupe, gisait une chandelle qui me servit de dîner, le lendemain midi ; quand on a faim, le palais ne se montre guère difficile.

La bonne Vierge fit souffler un fort vent d'artimon, je déployai mes deux voiles, et vogue la galère, du côté que je croyais être située l'île d'Anticosti. La température était douce ; j'avais l'estomac vide, mais le cœur plein d'espérances ; la barque volait sur la crête des flots. Lorsque le jour parut, je baissai les voiles, de peur que l'on m'aperçut du rivage et qu'on se mit à ma poursuite. A midi, sans crainte, je fis la voile haute ; j'avais parcouru assez de chemin, pour que la convexité de la mer me dérobât aux regards les plus perçants, et même aux lunettes d'approche les plus puissantes.

Vers deux heures, les côtes de l'Ile d'Anticosti commencèrent à sortir du sein des eaux, le cœur me battait à me

fendre la poitrine, je n'étais donc pas égaré. Je pointai la proue droit sur le phare de l'extremité nord-est de l'île ; avec les premières ombres de la nuit, j'arrivais au rivage. La lumière était gardée par un Canadien, qui avait avec lui sa famille. Ils me traitèrent bien, me donnèrent à manger et à coucher, et me firent présent d'un pain pour continuer mon voyage le lendemain. Je pensais par devers moi : " Que les Canadiens sont de braves gens ! j'ai hâte d'être arrivé au milieu d'eux, mes misères alors seront finies."

§ II

D'Anticosti à Gaspé.

Je passai toute la journée, toute la nuit, et une partie du jour suivant, à me faire ballotter par la vague. Le Cap Desrosiers était en vue dans le lointain, mais je n'en approchais guère, le vent soufflait de côté. Le temps s'était renfroidi, je me tenais blotti au fond de la barque, une

main sur la barre du gouvernail, transi, engourdi ; je me consolais en mangeant mon pain blanc, je n'étais pas accoutumé à pareille douceur. Au Labrador, j'avais crevé de faim ; sur le vaisseau nous n'avions pour régal que du biscuit noir et dur, qu'il fallait faire tremper, pour l'amollir, avant de le mettre sous la dent.

La nuit me surprit à l'entrée du bassin de Gaspé ; je me couchai sur le plancher de ma barge, et dormis enveloppé dans une voile. Au grand jour, je m'enfonçai dans le bassin et j'allai frapper à la porte de M. Georges Bouthillier, le membre de la chambre. Une vieille femme vint m'ouvrir ; elle eut peur de mon costume, elle poussa un grand cri. "Ne craignez rien, madame. Je suis un pauvre malheureux, dénué de tout ; je viens vous demander à déjeuner, pour l'amour du bon Dieu." M. Bouthillier survint, il dit à la femme de me mettre la table. Il me demanda d'où je venais, où j'allais, ce que je cherchais. Je ne lui donnai que des réponses évasives, j'appré-

hendais d'être reconnu, notre vaisseau était venu si souvent dans le port de Gaspé.

Le repas terminé, je saluai, remerciai, et remis à la voile pour Percé.

§ III

A Percé.

Le vent était bon. Le soir, à six heures, ma barque se balançait entre le petit village de Percé, assis au pied d'une colline, et le grand rocher coupé à pic, au-dessus duquel voltigent continuellement les goëlands.

Je me présentai chez un nommé Dégrouchie, vieillard jersais, à la barbe blanche. En m'apercevant par les carreaux de la porte, ses trois grandes filles lui dirent : " Papa, ne logez pas ce vilain sauvage. " Il me cria, d'un air bourru : " On ne couche pas ici, filez votre chemin. " Je lui répondis tranquillement,

et en bon français : " Mon ami, vous n'avez pas besoin de vous fâcher; je vous demandais ce service, non pour l'amour de moi, mais pour l'amour de Dieu."

Comme j'arrivais à la grève, il me rappela : "Etranger, arrêtez. Etes-vous Français ou Jersais? — On dit que je suis Canadien. — De quelle partie du Canada? — Je serais bien en peine de vous l'apprendre. J'ai été volé encore petit enfant, et maintenant j'essaie de retourner dans mon pays, pour y chercher mes parents. Mais bon soir, monsieur, il se fait tard, et il faut que je me dépêche pour trouver un logis. — Revenez, dit-il, et passez la nuit ici."

Quand il eut entendu mon histoire, de grosses larmes coulaient le long de ses joues, et il se reprochait de m'avoir refusé le couvert. " Aussi, disait-il, c'est la faute des créatures (1), qui ont peur de tout. — Je ne puis les blâmer, répondis-je; en face d'un passant aussi bizarrement accoutré, sale, noir, couvert d'huile,

(1) Le mot *créature*, au Canada, ne comporte en soi aucune mauvaise signification, et s'emploie très souvent pour *fille* ou *femme*.

peut-être n'aurais-je pas agi autrement."
Enfin, le lendemain après déjeuner, nous nous quittâmes grands amis.

§ IV

A Carleton.

Je longeais la côte des comtés, d'abord de Gaspé, puis de Bonaventure ; mon dessein était de pousser jusqu'au fond de la Baie des Chaleurs, pour de là me rendre à Québec, où j'espérais avoir des nouvelles de mes parents. Le vent continuait de m'être favorable, je filais six ou sept nœuds à l'heure.

Je fis étappe à Carleton, chez un tanneur, nommé Cauchon. En m'apercevant, la femme est tombée en syncope, sans connaissance aucune. Une petite fille s'est mise à crier à tue-tête : " Papa, papa, venez donc voir cet homme effrayant." Le tanneur est accouru. Il me jeta par terre, me donna trois ou quatre coups de

pied dans les jambes, et, avec un bâton, il me rossa d'importance. J'avais beau protester et dire que j'étais le plus innocent des hommes, il ne voulait rien entendre; mais jurant, sacrant, tempêtant, il continuait toujours de frapper comme un sourd. Je me relevai comme je pus, et boitant, clopin clopan, je regagnai ma chaloupe, le corps broyé, moulu.

Adieu, Carleton! Jamais je ne t'oublierai, non plus que ton Cauchon.

§ V

A Ristigouche.

Il était minuit quand ma barque, à pleines voiles, entra dans le port désert et silencieux de Ristigouche ; le village est bâti plus haut sur la rivière du même nom. J'attendis l'aurore, couché sous les sièges. A mon réveil, j'aperçus un sauvage micmac, debout sur la grève. " Camarade, dit-il, d'où viens-tu ? — Du La-

brador. — Tu parles vrai, parce que tu es habillé comme les gens de ce pays-là. — Veux-tu acheter ma barque, lui demandai-je ?—Combien en veux-tu ?—Vingt-cinq piastres. — Ce n'est pas trop cher, je vais revenir, attends un quart d'heure. "

J'attendis tout le jour, toute la nuit, pas de sauvage. Je regrettais d'avoir demandé un aussi haut prix, je croyais l'avoir découragé. Deux fois j'allai aux maisons des habitants, distantes d'un mille environ, où l'hospitalité acadienne me donna de grand cœur à boire et à manger.

Le lendemain, au petit jour, il se présenta un Jersais. Etait-il envoyé par mon sauvage ? il ne me le fit pas voir. " Cette barque est-elle à vendre ? me demanda-t-il ? — Oui. — Combien ? — Vingt piastres. — Non, c'est trop ; seize piastres. — C'est bien, prenez-la. "

En recevant l'argent, je m'informai du chemin qui mène à Matane. Le Jersais me répondit : " Suivez cette route pendant une lieue ; à la dernière maison,

avant d'entrer dans la forêt, informez-vous de nouveau." Je partis à pied, le fusil sur l'épaule, leste et gaillard ; pour la première fois de ma vie, je me sentais vraiment en liberté ; j'étais hors des atteintes de la frégate ; jamais je n'avais eu tant d'argent dans le gousset.

Mon plan était de me rendre sur les bords du fleuve St-Laurent, de le remonter jusqu'à Québec, et là de me mettre sérieusement à la recherche de mes parents. " Pauvre frère, pensais-je en moi-même, si tu avais pu me suivre jusqu'ici, comme nous serions heureux ensemble, maintenant que nous toucherions au terme de notre voyage ! Mais Dieu ne l'a pas voulu ! Du reste, peut-être préfères-tu, à cette heure, ton sort au mien "

§ VI

Sur le chemin de Matane.

Le *portage* de Ristigouche à Matane, comme disent les gens du pays, compte

trente bonnes lieues ; si on excepte deux petites auberges, l'une à une lieue de Ristigouche et l'autre à trois lieues de Matane, on ne voyait alors, sur tout le parcours de la route, aucune maison. Le chemin traverse un pays de coteaux, de vallons, de forêts et de marécages ; il est loin d'être beau, n'étant en réalité qu'un tracé provisoire ; les voitures se perdent dans les ornières (1). De distance en distance, on passe devant des campes (2), bâties, sans doutepar les travailleurs qui ont ouvert le chemin, avec des pièces de bois ronds en queue d'aronde, et couvertes en écorces d'épinette ; dans le fond du rustique bâtiment se dresse une cheminée en pierres brutes : ce sont là les seules hôtelleries que rencontre le voyageur ; elles lui servent en même temps d'écuries pour ses bêtes de

(1) Ceci concorde parfaitement avec un renseignement que m'a donné, sur ma demande, M. N. Levesque, curé de Matane : " Il n'y a pas, à vraiment parler, de chemin qui parte de Matane pour aboutir à Ristigouche. Il n'existe qu'un vieux tracé qui n'a presque jamais servi. "

(2) C'est le nom que les voyageurs Canadiens, et les hommes de chantier donnent au logis qu'ils se construisent pour camper.

somme. J'y couchai trois nuits, heureux toutefois de les avoir pour m'y mettre à couvert des intempéries de la saison, et à l'abri des incursions des loups. Cette forêt, riche et plantureuse, me paraissait un paradis terrestre à côté des rochers arides du Labrador. Le marcher était bon et solide; j'avais acheté des vivres, et la cruelle faim ne me dévorait pas les entrailles. Trois fois je rencontrai des voitures, ces voyageurs d'occasion me semblaient des amis, je leur demandais si j'étais sur le bon chemin pour arriver à Matane, je m'informais de la distance qui me restait encore à parcourir; leurs réponses encourageantes soutenaient mon énergie et mes espérances.

Cependant, à force de marcher, le quatrième jour au soir, j'avais les pieds tout en sang. J'arrivai, en *boitassant* (1), à cet hôtel, qui était bâti seul dans le bois, comme l'avant-garde de la civilisation. Il était huit heures. Je demandai à loger.

---

(1) Diminutif canadien de boiter, qui s'emploie surtout quand un homme cloche des deux jambes.

" Impossible, me répondit l'hôtelier, il y a de la maladie dans la maison." Sans doute, mon habit et ma mine lui faisaient peur. " Combien y a-t-il pour se rendre chez le plus proche voisin ? — Neuf milles. — Vous voyez bien, lui dis-je, que je ne puis aller plus loin, mes pieds ensanglantés refusent de me porter. De grâce, ayez pitié de moi." Il ne répondait pas, et je restais assis sur un banc, près de la porte. Je pensais en dedans de moi-même : " Cet homme est un Anglais, il est facile de le voir à son parler. Oh ! si jamais je puis me rendre chez les Canadiens, mes souffrances seront finies ; là, je serai reçu partout à bras ouverts." Illusion ! plus tard, je découvris, par ma propre expérience, qu'il y avait des cœurs durs parmi les Canadiens, comme parmi les Anglais des cœurs tendres : c'est de la marchandise mêlée.

Sur ces entrefaites, il arrive un étranger en voiture. Le maître de la maison lui parle tout bas à l'oreille. " Voulez-vous vous en venir avec moi, me dit le

voyageur ; je demeure à cinq lieues d'ici, un peu plus haut que Matane. — Avec plaisir, monsieur ; ce me sera autant de chemin de fait du côté de Québec." La route me fut agréable, nous parlâmes de choses et d'autres, le temps passait rapide, cependant je lui cachai mon histoire. Il passait minuit, quand nous arrivâmes chez lui.

§ VII

Episode du voleur.

Cet homme, dont j'ai oublié le nom, m'invita à coucher dans sa maison. "Monsieur, lui dis-je, merci. Vous avez été trop bon pour moi, je ne voudrais pas vous être une cause de désagrément. Je dois vous avertir que mon habit de peau est grouillant de poux, et Dieu me garde de déposer dans votre maison la graine de cette satanée engeance. Si vous me le permettez, j'irai passer le reste de la nuit sur votre grenier d'écurie." Il vint lui-

même me montrer l'endroit, et il m'apporta une couple de couvertes. Je fis un trou dans le foin, et je m'endormis, mollement et chaudement enveloppé.

Deux heures après, je fus réveillé par le bruit que fit un homme qui entrait dans la grange en tapinois, ayant une dizaine de poches sous le bras, tenant une chandelle dans une main, et un sceau dans l'autre. Je pensai que c'était un engagé (1) de la maison qui venait préparer une charge de grain pour le lendemain. Il dépose sa lumière sur le plancher, et il se met à remplir ses poches à même un gros tas de blé qui était accumulé au fond de la batterie. Déjà cinq étaient pleines, quand il se met à parler tout seul : " Si j'avais su, j'aurais emmené mon petit garçon, il m'aurait aidé. — J'irai bien vous aider, monsieur. " A peine avais-je prononcé ces mots, qu'il regarde autour de lui tout effaré, et, sans dire ni un ni deux, passe la porte comme

(1) Serviteur à gages.

un éclair. Je compris que c'était un voleur.

J'allai éteindre la chandelle, puis je me recouchai ; mais, je ne pouvais dormir, tant mon imagination se trouvait surexcitée. Je me rendis à la maison, et frappai à la porte, personne ne me répondit. Je restai assis sur le perron pendant une heure ; le froid me gagnait, je me décidai à frapper de nouveau. Le maître se leva en colère. " Si tu ne t'arrêtes pas, mon sauvage, je vais prendre le fouet, et l'on verra. " — Excusez, monsieur, mais je viens voir si c'est vous qui êtes venu mesurer du blé cette nuit, dans la batterie. — Mesurer du blé !" Et il resta tout ébahi. Il vint avec moi à la grange ; nous trouvâmes cinq poches de pleines, et cinq autresde vides, et sur les poches était écrit le nom du visiteur. " Merci, dit-il, vous m'avez rendu un grand service. Il y a longtemps que cet homme me vole, je m'en doutais, maintenant j'en ai la preuve. Cette fois, il paiera pour tout. "

Après déjeuner, je voulus partir : " Non

pas, dit le maître, reposez-vous ici, vous partirez quand vos pieds seront guéris. Tenez, prenez ces habits, et allez à la grange vous changer." Et il me tendait un habillement complet, en flanelle et en étoffe du pays, pas neuf, mais encore très bon. Je me lavai et m'épouillai comme il faut, je me sentais le corps à l'aise ; les poux que je reçus en échange du métis-esquimaux, m'ont tellement mangé, que j'en porte encore les marques.

Je restai une dizaine de jours dans cette brave famille, je leur dis qui j'étais, ils voulurent m'engager, me proposant les offres les plus généreuses. " Non, leur répondis-je ; maintenant que le ciel m'a ramené dans le pays de mes ancêtres, je veux chercher mes parents ; c'est pour moi une obligation sacrée, un devoir filial. Mon père et ma mère ont dû bien pleurer sur mon enlèvement ; s'ils vivent encore, j'irai les consoler sur leurs vieux jours. Adieu ! je pars, et ne m'arrêterai que quand mes recherches auront été couronnées de succès."

CHAPITRE V

COMMENT JE CHERCHAI MES PARENTS

§ 1

A Québec.

Je remontai la côte du fleuve jusqu'à St-Denis, passant par Métis, Ste-Flavie, Ste-Luce, Rimouski, le Bic, St-Fabien, St-Simon, Trois-Pistoles, Cacouna, la Rivière-du-Loup, Kamouraska, St-Paschal, généralement à pied, quelquefois en voiture. J'arrêtais à chaque église, pour mettre mon voyage sous la protection du saint patron du lieu, et lui de-

mander force. et courage ; au pied de l'autel je me sentais à l'aise, c'était le seul endroit sur la terre où je me trouvais un peu chez nous. Les gens, en bas de Québec, sont très charitables ; je ménageais mon argent pour les évantualités futures ; partout, on m'accordait, pour l'amour du bon Dieu, le vivre et le couvert.

J'arrivai à St-Denis vers la mi-novembre, il neigeait, les chemins devenaient difficiles, je résolus de prendre le bateau pour me rendre à Québec. Le long de ma route, chaque jour, je m'étais informé s'il y avait des familles Marin : on n'en connaissait aucune.

A Québec commençaient mes recherches d'une manière sérieuse. Je logeais, près du marché de la Basse-Ville, chez une veuve, où se retiraient maints pilots. L'hôtesse me dit : " Allez chez les curés (1) de la haute-ville, c'est là que vous courrez le plus de chances d'avoir des in-

(1) Au Canada, les gens du peuple emploient généralement le mot *curé* pour désigner un prêtre, qu'il soit à la tête d'une cure, ou non.

formations correctes." Un des prêtres me dit qu'il n'y avait pas, à sa connaissance, de Marin à Québec, mais qu'il avait entendu répéter, il ne savait trop comment, qu'un homme de ce nom, habitant Richmond sur le chemin de Montréal, avait perdu un enfant, un seul toutefois et non pas trois. "Venez avec moi, ajouta-t-il, nous allons faire annoncer votre accident dans les gazettes." Et le lendemain, il paraissait, dans le journal de Québec, je crois, que "deux petits frères avec leur petit cousin, Pierre, Louis et Toussaint Marin, avaient été volés en 1845, à l'âge respectif de six, cinq et quatre ans ; que l'un d'eux était à la recherche de ses parents ; que, si quelqu'un avait entendu parler de Marin ayant perdu des enfants, il était respectueusement prié d'en donner avis au bureau du journal." L'insertion de cette annonce me coûta une piastre. La nouvelle, aussitôt reçue, serait envoyée à la cure ; et moi, dans quelques semaines, j'écrirais au curé pour lui dire l'endroit où il devait m'a-

dresser la réponse. La réponse vint, mais elle ne m'apporta aucun résultat satisfaisant.

§ II

A Richmond.

Je ne fus que trois jours à Québec, les pieds me brûlaient de me rendre chez le M. Marin de Richmond. " Pour sûr, me disais-je, cet homme est mon oncle, le père de Pierre qui est mort en mer ; lui, va me donner des renseignements certains sur mon père, qui est son frère. Franchement, je pensais avoir plus de peine à tomber, après vingt-cinq ans, sur la trace des miens. ' J'étais alors sous l'impression que Pierre était mon cousin germain, lorsque, en réalité, nous n'étions qu'issus de germain. Je n'avais aucun doute sur la réussite prochaine de mes démarches, l'insuccès ne m'avait pas encore rendu soupçonneux.

Je traversai à la Pointe-Lévis, et me

mis à suivre tantôt le chemin du roi, tantôt le chemin de fer du Grand-Tronc. Un soir, je ne pus trouver à coucher, je dus passer la nuit dans une grange, enfoncé jusqu'au cou dans un tas de paille ; j'eus bien froid. " N'importe, me disais-je, patience. Chez mon oncle, il fera chaud, et j'aurai un bon lit."

Cinq jours après, dans le village de Richmond, je frappais à la porte d'une petite maison blanche, située au sud-ouest de la voie ferrée. " Entrez, " me dit un vieillard à la barbe grise ; sa vieille était assise près du poèle, se berçant et tricotant. Je luis dis : " Etes-vous un monsieur Marin ? — Oui, mon ami, pour vous servir. — Avez-vous perdu un enfant ? — Hélas ! Oui," répondit-il en poussant un profond soupir. Le sang me refoula au cœur, je crus perdre connaissance. " Vous êtes mon oncle," m'écriai-je d'une voix oppressée, en m'élançant vers lui pour l'embrasser. Le vieillard, ému, me tenait la main dans ses deux mains ; la vieille s'était levée surprise, et

s'était jetée entre nous deux en pleurant. Je commençai à raconter mon histoire. Le vieillard m'interrompit : " Je le regrette pour vous, mon pauvre ami ; mais je ne suis pas votre oncle ; c'est une petite fille que j'ai perdue, et il n'y a pas vingt-cinq ans." Il versait de grosses larmes. " Pauvre enfant, continua-t-il, je vous plains de tout mon cœur, et je plains davantage vos parents. Voici bientôt seize ans que ma petite fille m'a été enlevée, et je l'ai toujours dans la mémoire, comme si ce malheur m'était arrivé hier." La femme sanglotait assez qu'elle étouffait, elle se sauva dans la chambre. " Restez quelque temps avec nous, ajouta le vieillard, vous vous reposerez, et vous nous ferez, à loisir, le récit de votre vie."

Je me sentis heureux de la proposition, mes pieds étaient encore pleins d'ampoules, des suites de cette longue marche. L'onguent de la bonne femme fit du bien à mes plaies, et la chaude sympathie des deux vieillards du bien à mon cœur.

§ III

A Saint-Jean.

Je restai trois jours à Richmond. Un des voisins qui venaient, chaque soir en grand nombre, veiller à la petite maison blanche pour voir et entendre *l'enfant perdu*, me dit qu'il avait connu des Marin à St-Jean-Dorchester. Je partis pour St-Jean.

Je suivis le chemin de fer jusqu'à Belœil, et là, je pris le chemin du roi (1) qui longe, en le remontant, le Richelieu. M. Marin demeurait dans la campagne, à une demi-lieue de l'église. Quand je frappai à sa porte, il était à prendre son dîner avec sa famille. " Je n'ai pas perdu d'enfants, me répondit-il ; et vous en avez la preuve sous les yeux, dans ces douze

(1) Les grandes routes qui, en France, portent les noms de *nationales*, de *départementales* et de *communales*, s'appellent, au Canada, *chemins du roi ;* c'est une expression qui nous vient tout droit du temps des Français, alors que le roi pouvait dire : l'état, c'est moi.

bouches qui sont rangées autour de ma table. Dans ma parenté, je ne connais personne, à qui il soit arrivé pareil malheur."

Je résolus de me rendre à Montréal. " Dans une grande ville, pensais-je, il me sera plus facile de me procurer des renseignements." Je marchai toute la nuit sur la berge du canal ; le matin venu, j'arrêtai, au Bassin de Chambly, chez une femme qui tenait hôtel. " Madame, seriez-vous assez bonne pour me donner la charité ? — Non, je ne fais pas la charité aux paresseux. Vous êtes jeune, travaillez. — Madame, voulez-vous me donner de l'ouvrage ? — Oui, allez dans la cours et buchez du bois." A jeun comme j'étais je trouvais lourdes la hache et la scie. Après une demi-heure, la femme me cria par la porte entr'ouverte : " C'est bien, l'ami, venez manger." Je compris que j'arrivais dans un grand centre de population, d'activité et de commerce : dans les campagnes éloignées, on fait la charité sans que la main droite sache ce

que donne la main gauche ; dans les villes populeuses, au contraire, et dans les riches campagnes qui les environnent, on ne donne rien pour rien, œil pour œil, dent pour dent

§ IV

A Montréal.

Je traversai de Longueil à Montréal sur un steamboat, il faisait froid, les bordages (1) étaient pris, j'entendis répéter à bord que le bateau en était à ses derniers voyages.

Pendant sept ou huit jours, je parcourus Montréal en tous sens, logeant tantôt dans une extrémité de la ville, tantôt dans l'autre, dînant ici, soupant là : mon argent passait comme le beurre dans la poële. Je consultai la police, les gros marchands, les petits marchands, les au-

(1) On appelle *bordage*, le cordon de glace qui se forme sur la grêve, avant que la rivière ne se couvre toute entière de son pont solide.

bergistes, les passants, les curés de la grand'paroisse (1). Après avoir regardé dans le *directoire* (2), on m'adressait chez nombre de Marin qui restaient l'un dans telle rue, l'autre dans telle autre : personne ne répondait au signalement que je donnais. Le soir, j'étais las d'avoir couru, découragé de n'avoir abouti à rien. Montréal est une belle ville, je ne vis rien de ses monuments, de ses places publiques, de ses églises ; une seule pensée m'absorbait tout entier : chercher le M. Marin qui avait perdu deux enfants.

Je rencontrai sur la rue un homme bien mis, que je pris pour un avocat ; je lui posai ma question. " Vous devriez annoncer dans les journaux, dit-il, venez avec moi." Il me conduisit aux bureaux d'une gazette ; un des rédacteurs prit des

(1) Nom populaire de la paroisse de Notre-Dame, parce que pendant plus de deux siècles elle a été l'unique paroisse de la ville de Montréal et de la banlieue.

(2) Nom de l'almanach des rues et des adresses dans une ville, mot que les Canadiens ont traduit de l'anglais *directory*, et qui, après tout, vaut bien le mot parisien *botin*. Déjà *directoire* est français dans un sens presque analogue ; il se dit en liturgie du livre où les offices de chaque jour sont marqués avec les ornements et les cérémonies de l'église.

notes sous ma dictée. Quand il eut fini : " C'est bien, vous paraîtrez dans l'édition de demain." Je tirai mon portefeuille pour payer une piastre comme à Québec. " Serrez votre argent, votre histoire est trop intéressante, ce serait à nous à vous payer."

Montréal ne répondait pas à mon attente et à mes démarches. Un des prêtres de la grand'paroisse m'avait dit qu'il habitait beaucoup de Marin dans les environs d'Ottawa ; je me décidai à pousser une pointe de ce côté-là.

§ V

Sur le chemin d'Ottawa.

Je passai par l'abord-à-Plouffe, St-Martin, St-Eustache, St-Benoit, la Pointe-aux-Anglais, Carillon. Il faisait froid, j'étais mal vêtu ; quelquefois le soir, je devais frapper à cinq ou six portes avant de trouver à couvert pour la nuit ; je connus ce que c'est que de se faire appe-

ler *paresseux, fainéant, flandrin ;* il est vrai qu'avec mon habillement à demi usé, avec mon air naturellement timide, baissant la tête sous les reproches, je ne payais pas de mine. En d'autres endroits, pour obéir aux instances des gens qui désiraient avoir le récit de mes aventures, je passais une journée, deux jours dans la même maison. Une bonne table alors me réconfortait l'estomac, un bon lit me remettait les côtes à leur place, et je jouissais, avec délices, de la chaleur d'un bon poèle.

Chemin faisant, je m'informais des Marin. Un soir, quelqu'un me dit : " Il en demeure un, pas loin d'ici, sur le chemin d'Ottawa ; il tient hôtel." Je ne me rappelle pas l'endroit précis où je me trouvais dans le moment, ce doit être dans les environs du Calumet ; il y avait une petite montagne sur ma droite. J'avais encore une lieue à faire, la brunante prenait. Il neigeait à plein temps, il ventait, il poudrait ; je ne voyais pas à deux doigts de mon nez, et j'avançais lente-

ment. Mes souliers étaient percés, je me gelai les pieds.

J'entrai à l'hôtel tout couvert de neige. Le maître était assis, fumant tranquillement sa pipe. " Monsieur, lui dis-je, êtes-vous un M. Marin ? — Oui, je m'appelle Jean-Baptiste Marin, tout court, sans monsieur. — Moi aussi je suis un Marin, et je cherche mes parents." A peine avais-je commencé à lui raconter mon enlèvement, qu'il m'interrompit en disant : " Oui, oui, je connais cela. Vous êtes un homme qui cherchez à vous faire nourrir pour rien. Filez, filez votre chemin, et passez-moi la porte de suite."

Je m'assis sur la galerie en pleurant, mes pieds se refusaient à aller plus loin. Il vint à moi un petit garçon de sept ans qui me dit : " Qu'est-ce que tu as à pleurer ? — Pauvre enfant, lui répondis-je, si tu avais un sort comme le mien, tu pleurerais bien, toi aussi. Je suis un enfant perdu, volé, qui n'a plus sur la terre ni père, ni mère, non plus qu'aucun parent, aucun ami. Voilà que j'ai les pieds gelés

et l'on me jette dehors comme un chien."

Le petit garçon courut rapporter ces paroles à sa mère qui, un seau de lait au bras, arrivait de la grange. La femme parla à son mari, et l'enfant vint me dire : " Entrez, papa l'a dit." La femme me poussa une chaise près du poèle, elle m'aida à ôter mes chaussons, elle m'apporta un bassin d'eau froide, elle me frotta et m'essuya les pieds en disant à son mari : " Le pauvre homme doit bien souffrir." Oh ! pensais-je en moi-même, la brave femme ! la brave femme ! que le bon Dieu lui paie sa charité.

Après souper nous nous assîmes auprès du poèle, l'homme avec sa pipe à la bouche, la femme ayant de chaque côté d'elle ses deux petits garçons, âgés l'un de sept, l'autre de neuf ans. " De quel endroit êtes-vous, me dit l'hôtelier. — Il me serait bien difficile de vous le dire, j'ai été volé à l'âge de cinq ans, et j'ai oublié le nom de ma place natale, si jamais je l'ai su." Là-dessus, je leur racontai mon histoire de fil en aiguille. De temps en

temps je m'arrêtais en disant : " Laissez-moi un moment de repit, je n'en puis plus, mes pieds me font si mal. " L'homme écoutait en silence ; la femme avait un tablier devant elle, elle ne cessait de s'en essuyer les yeux, elle le remplit tout entier de ses larmes. Elle disait à ses petits garçons : " Si vous étiez, comme ce pauvre homme, sans père ni mère, comme vous seriez malheureux ! qu'est-ce que vous feriez ? Vous avez une bonne mère, et vous ne l'écoutez pas ! " Les petits enfants sanglottaient. Ce soir-là, il s'est versé bien des pleurs dans la maison de M. Jean-Baptiste Marin.

A la fin de la veillée, je m'étendis par terre, fatigué, n'en pouvant plus. Quand son mari fut couché, la femme est venue me pousser de la main, en disant : " Jeune homme, levez-vous et suivez-moi. " Je la suivis, mes chaussons et mes bottes à la main, j'avais les pieds si enflés que je pouvais à peine marcher. Elle me conduisit dans le grenier de la cuisine, où elle m'avait préparé un lit moelleux, près du

tuyau. Je me couchai, elle m'abrilla comme on le fait à un bébé. C'était la première fois, depuis mon enlèvement, que je recevais des petits soins, j'étais touché jusqu'au fond du cœur. " Hélas! plut au ciel que ce fut ma mère! pensais-je, j'aurais une bien bonne mère. Mais la mienne est peut-être morte!... peut-être encore pleure-t-elle sur ma perte... Que mon destin est malheureux!"

Mes pieds me firent souffrir toute la nuit. Le lendemain matin, ils me donnèrent à déjeuner. La femme aurait bien voulu me garder quelques jours ; mais l'homme ne disait rien. Je compris qu'il était mieux pour moi de continuer ma route. Je les remerciai à plusieurs reprises, et partis le cœur gros. La femme avait les yeux dans l'eau, et les deux petits garçons me tenaient par la main.

§ VI

A Glocester.

D'un trait je me rendis à Ottawa, et je

passai deux jours dans la capitale. Les bâtisses du parlement, la Cathédrale avec ses belles proportions, les Chaudières, les Rideaux, tout cela n'avait pour moi qu'un médiocre intérêt ; j'étais sous l'empire d'une idée fixe qui me dominait, me possédait, m'absorbait. Tous ceux à qui je m'adressais, ne pouvaient me donner d'informations, c'était décourageant. Enfin je fis rencontre d'un monsieur qui me dit : " Il y a un nommé Marin, dans Glocester, certainement ; il me semble avoir entendu dire qu'il avait perdu un enfant d'une manière tragique ; pourtant je ne suis pas tout-à-fait positif à l'affirmer. "— Combien y a-t-il d'ici à Glocester ? — Quatre lieues environ.—Merci, monsieur ; il est midi, ce soir je coucherai à Glocester.

Je partis vite, sans diner. A peine avais-je parcouru la moitié du chemin, me trouvant dans une montée (1), loin de

---

(1) On appelle *montée*, le chemin de traverse qui va d'une concession à une autre, par conséquent unissant deux côtes, le long duquel généralement il n'y a pas d'habitations.

toutes maisons, je me sentis faible, ou plutôt malade ; je crus que j'allais mourir. Les jambes me faiblissaient, la tête me tournait, et autour de moi je voyais tout jaune. Je m'affaissai sur moi-même, et tombai sans connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais couché dans une voiture, et un homme charitable me frottait les mains et le visage avec de la neige. Je me sentais mieux, je respirais à l'aise, mais j'avais les jambes froides, et les pieds gelés, plus gelés que la première fois. " Qui êtes-vous, me dit-il ? — Je m'appelle Louis Marin.—Où allez-vous ? — Je vais chez un Monsieur Marin, qu'on me dit rester dans Glocester. — C'est vrai, il ne demeure pas très loin d'ici, je passe à quinze arpents de sa maison. " Ce bon Samaritain voulut me conduire jusqu'à sa porte. " Non, non, lui dis-je, je ne permettrai pas que vous allongiez votre chemin pour moi. D'ailleurs cette petite marche me réchauffera et me fera du bien. Merci, mon cher monsieur ; sans vous, j'étais un homme mort. "

Je trouvai M. Marin, au pignon de sa maison, le visage tout noir, tout charbonné, buchant du bois à demi-brûlé, comme il y en a tant dans les terres neuves. C'était un vieillard qui dépassait la soixantaine. " Etes-vous un M. Marin, lui demandai-je ? — Oui, dit-il, je m'appelle Louis Marin. — Je tressaillis, Louis, c'est mon nom. " Avez-vous perdu des enfants ? — Oui et non, cela dépend. D'abord je n'ai jamais eu d'enfant ; mais j'ai élevé un petit orphelin que j'aimais comme mon fils. Il a été écrasé misérablement par la chute d'un arbre. — Alors vous n'êtes pas l'homme que je cherche. Je suis un enfant perdu, j'ai été enlevé à l'âge de cinq ans ; et maintenant je cours le pays pour retrouver mon père. — Entrez toujours. Il se fait nuit, vous ne coucherez pas dehors. Nous verrons cela."

Je ne me fis pas prier. Je m'assis contre le poèle, et je grelottais de tous mes membres, les dents me claquaient dans la bouche. La vieille me donna un bassin

d'eau froide pour me faire dégeler les pieds ; je ne pouvais m'empêcher, sous l'effet des souffrances, de faire mille contorsions et grimaces.

La bonne femme me questionna beaucoup pour connaître mon aventure, et pour savoir comment il se faisait que je me trouvais rendu chez elle. Je lui dis : " C'est un homme d'Ottawa qui m'a dit que votre mari était mon père ; et chez votre deuxième voisin, où je suis arrêté pour me chauffer, ils s'accordaient tous à dire que M. Marin devait être de mes parents, parce que je lui ressemblais trop." Elle paraissait inquiète, agacée. " C'est vrai, ajouta-t-elle, vous lui ressemblez. Nous n'avons pas eu de famille, mais il a bien couraillé. Il était *guide de cages* (1), et il a voyagé toute sa vie. — Madame, lui dis-je, vous avez tort de vouloir faire passer votre mari pour un chétif." Le bonhomme, assis de l'autre côté du poêle,

(1) La *cage* est un radeau de bois rond ou de bois scié que les hommes de chantier confient au courant de la rivière pour le conduire au marché ; et le guide est le pilote qui dirige les rameurs pour suivre le fil du courant.

gardait le silence et riait sous cape. " C'est bien, l'ami, venez souper avec nous. Vous n'êtes pas en état de continuer votre voyage, vous passerez quelques jours ici ; et nous verrons comment cela tournera." La vieille était choquée, elle boudait ; puis en lavant sa vaisselle, elle grommelait tout bas.

A neuf heures, nous nous couchâmes. J'entendais la vieille qui disputait son vieux. " Tu n'as pas de cœur ! qu'as-tu besoin de garder cet inconnu pour rien ? — Tu es bien toujours la même, répondait-il, tu n'aimes pas à faire la charité. — Oui, aux pauvres ; mais non pas aux paresseux. — Qui te dit que cet homme-là est un paresseux. Tu vois bien qu'il ne peut plus marcher. Si tu étais à sa place, aimerais-tu qu'on vint te jeter dehors. — Tiens ! je vois bien que c'est ton garçon." Le vieux ne sonnait mot. " Or ça, leur dis-je, ne vous chicanez pas à cause de moi. Je puis aller chez les voisins leur demander l'hospitalité, jusqu'à ce que mes pieds me permettent de continuer ma

route. — Soyez tranquille, l'ami, me répondit le vieillard ; c'est un orage qui passera. Je suis bien accoutumé à ces tempêtes. Voilà quarante ans que je me fais chicaner ; et, comme vous le voyez, je ne m'en porte pas plus mal." La vieille se tut.

Mes pieds guéris, je ne partis pas de suite. J'aidai au père Marin à faire de la terre neuve, à abattre les arbres, à les couper par longueurs de huit à dix pieds, à les entasser, à les brûler ; au retour de la belle saison, je fis les semences avec une herse d'épines, à travers les souches. La vieille était devenue de bonne humeur, et elle me traitait comme l'enfant de la maison.

De ma vie, je n'avais été à l'église aussi souvent. Tous les quinze jours, un prêtre venait passer le dimanche dans une maison voisine qui servait de chapelle pour la circonstance ; comme je savais lire, je récitais dans mon livre les répons de la messe, et je la servais ; cette charge de sacristain m'attirait de la consi-

dération de la part de ces braves gens.

Au mois de juin, je décidai de poursuivre mes recherches. Deux jours avant mon départ, M. Marin était assis devant la cheminée, la tête dans ses deux mains, *jongleux* (1). — "Père, lui dis-je, qu'avez-vous donc à tant réfléchir ? — Louis, me répondit-il, en relevant la tête et me regardant dans les yeux, Louis, pourquoi t'en vas-tu ? est-ce que tu n'es pas bien ici ? reste avec nous, je ne suis pas riche, mais tu ne perdras pas tes peines. Je me fais vieux, je n'ai pas d'enfants, je donnerai ma terre à celui qui voudra bien me payer pension. Reste, on ne sait pas ce qui peut arriver." Je trouvais ces propositions belles, généreuses, mais un peu trop vagues. " Merci, M. Marin, il m'est impossible de m'arrêter ici plus longtemps. J'ai voulu passer avec vous le temps des semences, pour vous payer un peu de la charité que vous avez eue de me recueillir cet hiver dans ma maladie ; mais

(1) Jongleux, dans nos campagnes, a le sens de pensif. Les *jongleurs*, sorciers sauvages, affectaient de prendre des airs philosophiques et sérieux.

une voix intérieure et secrète me pousse, comme malgré moi, à chercher mes parents. — Tu as tort, me répétait le vieillard, tu as tort ; tu perds ton temps, et sacrifies ton avenir. Tu ferais mieux de te placer dans une bonne maison, et de t'amasser quelque chose pour tes vieux jours."

Quand je partis, la vieille pleurait ; nous nous étions reconciliés tout-à-fait. Elle m'embrassa en disant : " Bon voyage ! bonne chance ! n'oublie pas la sainte Vierge."

§ VII

Chez M. Logan.

Je cheminais en ruminant dans ma tête les paroles du vieillard : " Tu as tort, tu as tort," ces deux mots résonnaient comme deux cloches à mes oreilles. " Il a peut-être raison, pensais-je ; mes parents peuvent être morts depuis longtemps ; qui songe aux pauvres orphelins ? Notre

enlèvement, sans doute, n'a fait aucun bruit, la nouvelle n'en a pas franchi les limites de la paroisse. Trois petits enfants se sont égarés dans les bois, ils sont morts de faim, les loups les ont dévorés, voilà tout. Notre mère a pleuré sur notre tombe, mais les étrangers nous ont vite oubliés. C'est évident, notre mémoire n'a pas traversé un quart de siècle et n'est pas arrivée jusqu'à la génération actuelle. Me voici rendu à l'ouest du Canada français, mes parents vivaient peut-être à l'est, sur les bords de la mer, c'est même vraisemblable. Certes, après un aussi long voyage, après tant d'efforts infructueux, ma conscience n'a le droit de me faire aucun reproche ; je ne manquerai nullement à la piété filiale, si je m'arrête quelque peu pour penser à moi. Je ne puis toujours ainsi vivre en vagabond."

Un homme me rejoignit en voiture. « Embarquez, l'ami. » Je ne me le fis pas répéter. C'était un Anglais qui parlait le français assez mal. Chemin faisant, il me dit : « Vous savoir lire ? — Oui. —

Ecrire? — un peu. — Vous vouloir engager vous pour enseigner école à mes *garçonnes.* — Oui, moi vouloir?" Je saisis l'occasion aux cheveux, la considérant comme un coup de la Providence.

Cet homme s'appelait James Logan, il demeurait à Bell's Corner. J'eus chez lui la vie douce, n'ayant à mon école que trois petits garçons. Dans l'intervalle de mes classes, j'attelais la voiture, je faisais les commissions, je promenais Madame.

Au bout de mon année, je me trouvais au bout de mon latin. Je n'avais pas la main assez exercée pour faire faire de nouveaux progrès à mes élèves en calligraphie; ma connaissance de l'orthographe ne me permettait pas de les pousser plus loin en grammaire. Du reste j'avais la conscience qu'ils n'avaient pas perdu leur temps; en douze mois, je leur avais appris assez bien à parler et à lire en français. Après les vacances, ils partirent tous trois pour aller aux grandes écoles.

M. Logan avait loué un hôtel de première classe à Morrisburg. Il me dit:

" Toi, vouloir venir avec moi pour prendre soin de cour et d'écurie ; moi donner à toi le même prix que pour l'école." Je le suivis à Morrisburg, où je passai deux ans. Ma besogne consistait à atteler et à dételer les chevaux des passants ; quatre fois par jour aussi, à l'arrivée des trains. j'allais au dépôt chercher les voyageurs, Mon salaire était de dix piastres par mois, mais les présents que je recevais des messieurs me rapportaient davantage. Où tout cet argent allait-il ? je n'en sais rien. Pourtant, je ne jouais ni ne buvais ; c'est un grand malheur quand on n'a pas eu un père ou un maître pour nous accoutumer à l'économie dès l'enfance.

M. Logan et sa famille étaient protestants. Quelquefois ils me parlèrent de religion, et ils voulurent m'entraîner à leur *mitaine* (1). J'y allai deux fois par curiosité, cela m'ennuyait. Je n'étais pas dans le temps ce que l'on peut appeler un ca-

---

(1) Nom que les Canadiens ont donné aux assemblées protestantes, du mot anglais *meeting*.

tholique fervent ; mais jamais, soir et matin, je ne manquai de faire ma prière. Comme par instinct, j'avais souvent recours à la Sainte Vierge ; je n'ai aucun doute que je dois à cette bonne Mère d'avoir échappé à tant de périls et de traverses.

La pensée de mes parents ne m'avait pas abandonné. Pendant ces trois ans de repos, elle me poursuivait toujours comme une ombre, souvent comme un remords. Le soir, quand j'étais retiré dans ma chambre, j'entendais dans la nuit, une voix qui me disait : " As-tu du cœur ? Veux-tu toujours vivre étranger dans le monde ? Où sont tes belles résolutions ? Tu t'es laissé décourager aux premiers obstacles. Essaye encore, le succès est le prix de la persévérance. "

Il ne se passait guère de semaines, sans que je vinsse prendre des informations auprès des voyageurs. Un jour, quelqu'un me dit : " Vous n'aurez pas loin à aller, vous trouverez des Marin au Castor ou dans les environs." Ma troi-

sième année finie, au mois de juin, je pris congé de M. Logan, et je partis pour la gloire.

§ IV

Au Castor.

Après une couple de jours de marche, j'étais à l'église du Castor. J'allai voir le curé, comme étant l'homme le mieux renseigné du village. " Mon ami, me dit-il, vous avez été mal informé, il ne réside certainement pas de Marin dans ma paroisse." Sur ce, entra le marguiller en charge, M. Onésime Langlois. Il me proposa de m'emmener avec lui, à deux lieues plus loin. Je passai huit jours dans sa maison. Chaque soir les habitants du voisinage s'assemblaient pour m'entendre conter mon histoire ; ils s'apitoyaient fort sur mes misères ; j'étais devenu un homme célèbre dans tout le rang.

A la fin, un des voisins, qui était venu

veiller tous les soirs sans en manquer un seul, et qui généralement m'écoutait en silence, me dit d'un ton grave : " Mon pauvre ami, j'ai pitié de vous. Vous perdez votre temps à courir le monde, et vous vous rendez malheureux. Vous m'avez l'air d'un brave garçon, fixez-vous et vous réussirez. Voulez-vous venir rester chez nous? je vous traiterai comme mon enfant." Ses paroles me paraissaient sages, et sa physionomie douce et franche m'allait. " C'est bien, répondis-je, je vous prends au mot. Mais je vous avertis que, à part ateler un cheval et herser entre les souches, je ne sais pas faire grand'chose. — Vous êtes jeune, vous apprendrez."

Cet homme s'appelait Pierre Sigouin. Il avait sept filles, dont la plus vieille était âgée de vingt ans, et la plus jeune de six ; mais pas un seul garçon. Je passai dans cette famille l'été, l'automne et l'hiver, presqu'un an. J'appris à faucher, à battre au fléau. C'était du premier monde, honnête, toujours de bonne hu-

meur, gens d'église comme il s'en rencontre rarement. On faisait la prière en commun tous les soirs ; tous les dimanches deux voitures étaient à la disposition de la famille pour se rendre à la messe ; on ne passait guère un mois sans se présenter à confesse et communier. Vagabond comme je l'avais été toute ma vie, j'étais un catholique plutôt de nom que de fait. Chez M. Sigouin j'ai vu la lumière, j'ai compris la vérité ; j'y ai contracté des habitudes chrétiennes que j'espère garder jusqu'à la mort. Jamais je ne pourrai assez remercier Dieu de m'avoir fait tomber dans une aussi bonne maison.

De nulle part ailleurs je n'ai rapporté autant de bons souvenirs. Voici un petit fait que je ne puis m'empêcher de rapporter ici. Le premier d'avril, comme nous étions à déjeuner, M. Langlois entra et me dit : " Louis, veux-tu me rendre un petit service ? j'ai été hier en ville avec M. le curé, et j'ai oublié chez lui un tirepoke et un hallepoke tout neufs, que je venais d'acheter ? — Comment ap-

pelez-vous cela ? — Un tirepoke et un hallepoke. " Je le regardai, il ne riait pas ; je promenai un œil scrutateur sur mes compagnons de table, toutes les figures étaient sereines et sérieuses. Le mot me paraissait drôle. Mais, pensai-je, ce sont encore quelques instruments dont je ne connais pas le nom ; élevé sur mer, sur terre j'ignore tant de choses. " C'est bien, répondis-je, j'irai avec plaisir. "

Il me donna sa petite sleigh (1) d'officier, avec son beau cheval gras, qui se menait à quatre sur les guides. Je me rendis au presbytère en un clin d'œil, passant sur le chemin comme une poussière. " Monsieur le curé, je viens chercher le tirepoke et le hallepoke de M. Langlois." Sans me répondre, il enfila comme un éclair dans la salle voisine, et je l'entendais qui riait à s'en tenir les côtés. Il revint presqu'aussitôt, la figure tout épanouie : " C'est vrai, dit-il, M. Langlois

---

(1) *Sleigh*, mot anglais, passé en canadien, comme steamboat est passé en français. Les savants le font du masculin, le peuple, lui, le donne au féminin. *Sleigh d'officier*, traineau haut monté sur ses patins.

les a laissés ici, c'est un bien mauvais tour. Il a été obligé de renvoyer sa voiture, son cheval... et puis vous, qui perdez un avant-midi. — Ah ! pour moi, remarquai-je, ce n'est rien, mon temps n'est pas précieux." Et le curé riait toujours. Je plaignais ce pauvre M. Langlois qui avait dû faire une bien grosse bévue.

Le prêtre appela sa ménagère. A mon insu, ils enveloppèrent dans des gazettes trois *éclats de forêt* (1), les ficelèrent fortement avec des cordes, et les mirent dans une poche que j'avais apportée. " Portez cela avec précaution, dit-il, car c'est un peu fragile." Je partis, le tire-poke debout entre mes deux jambes. Je les entendais rire par derrière moi à gorge déployée. Innocent comme l'enfant qui vient de naître, je ne me doutais de rien. Dire la misère que j'ai eue, est incroyable. Le chemin était plein de cahots ; le cheval, agacé, ahuri, les sautait à pieds joints ; il avait presque le mord aux dents, à force de le rete-

(1) Pièces de bois fendues en éclats pour chauffer les fours.

nir je ne me sentais plus les bras, sans compter que, à chaque secousse, j'avais toujours peur de mettre le hallepoke en morceaux. J'arrivai tout en sueur, hors d'état. Jugez de ma surprise lorsque je les vis tous sortir la porte, hommes, femmes, enfants, ayant à la main une poële, des couteaux, des fourchettes, pour faire rôtir *le poisson d'avril.*

Je faisais semblant d'être en colère; mais, au fond du cœur, j'étais content. " On ne joue, me disais-je, de pareils tours qu'à des amis."

Je rencontrai un jeune homme qui me débaucha pour aller à la Blanche (1), travaillez dans les mines de phosphate. Je fis la folie de quitter une maison où j'étais si bien. Mais dans la vie, dit-on, on a une heure malheureuse, ce fut la mienne.

" Tu as tort, me disait madame Sigouin. Ici tu manges bien, tu dors bien, tu es tranquille, tu gagnes de bons gages. Pourquoi t'en aller courir au-devant de la

---

(1) La rivière Blanche, qui se jette dans l'Ottawa, près de Thurso.

misère ?—Vous avez raison, lui répondis-je, mais que voulez-vous ? l'idée de nos parents, après avoir sommeillé quelque temps, se réveille plus forte que jamais ; elle me poursuit partout. Peut-être qu'en parcourant le pays pour travailler, aurais-je la chance d'en apprendre des nouvelles ! "

Quand je partis, j'allai les embrasser, M. Sigouin me serra la main sans rien dire ; les petits enfants me retenaient par mon habit ; la femme et les grandes filles pleuraient à chaudes larmes ; et de tous celui qui pleurait le moins fort, ce n'était pas moi.

§ X.

A la Blanche.

Nous nous engageâmes à un monsieur Miller, il nous donnait une piastre et demie par jour. Le bourgeois me demanda : " Sais-tu faire la cuisine ?—Oui, lui dis-je, j'ai appris ce métier dès ma

première jeunesse, lorsque je voyageais sur la mer." Il me donna un grand tablier qui jadis avait été blanc, et me voilà installé maître marmiton. Ayant à préparer les repas pour une vingtaine d'hommes, je n'avais pas grand bon temps ; tout de même je forçais moins qu'à broyer et à charger le minerai. Je me réjouissais de ma bonne fortune, lorsque, quinze jours après, le chantier cassa. Les travailleurs se trouvèrent sur le pavé, tous sans ouvrage ; plusieurs sans paye ; j'étais du nombre de ces derniers.

Je passai le reste de l'été, quelque part dans les environs, sur les bords du lac Maskinongé, chez une veuve Montreuil, qui n'avait pour cultiver sa terre qu'un petit garçon et une petite fille. J'y fis les récoltes et les guérets. Aux premières neiges, je voulus tirer mes comptes avec elle ; elle me répondit qu'elle me devait rien. Je l'actionnai, je perdis : il paraît que notre marché avait été mal fait. Heureusement que mon avocat avait pris ma cause à moitié, je n'avais pas un sou à lui

donner. Mon gousset était vide depuis que j'étais parti de chez M. Sigouin, il n'y était pas entré grand'chose.

Après la perte de mon procès, triste comme un chien battu, je me promenais dans le village, la tête basse, les mains derrière le dos, à l'aventure, lorsque je fis rencontre d'un homme qui me demanda : " Cherchez-vous encore vos parents ?— Oui. Avez-vous été voir un M. Marin qui reste dans le haut de la Gatineau ? —Non. Y a-t-il loin pour se rendre là ? —Trente lieues.—Merci, monsieur, je pars demain." Quand je songeais que j'avais à parcourir quatre-vingt-dix milles, à pied, dans des chemins de neige, à travers les montagnes, le cœur me faisait mal. " Bah ! après tout, me dis-je, je gagnerai toujours autant que cet été. Allons."

§ IV

Dans la Gatineau.

Je pris trois semaines à faire ces trente

lieues. Les chemins étaient horriblement mauvais, les bancs de neige s'élevaient à la hauteur des maisons, la tempête m'arrêtait à tout bout de champ. J'arrivai vers midi chez M. Marin. Je frappai à la porte. " Ouvrez.—Suis-je ici chez un M. Marin. — Oui, Marin est mon nom. — Avez-vous perdu des enfants ! ! ! En disant ces mots, je tombai assis sur une chaise, presqu'en faiblesse, il me semblait que la maison tournait. " Vous êtes pâle, étranger, êtes-vous malade ?—Non, mais je suis très fatigué. C'est bien pénible, je vous assure, d'avoir à marcher dans les chemins, par cette partie du pays. Plus on avance dans le nord, plus le monde est pauvre, ou plus il est dur. Hier soir, j'ai frappé à huit maisons, sans pouvoir trouver à manger, et la neuvième, j'ai été loger à la grange.—Alors, vous vous êtes couché sans souper ?—Non. La femme m'avait dit : il n'y a pas de pain dans la huche, nous sommes après boulanger. J'attendis que la fournée fut cuite à peu près ; et me glissant dans l'ombre par

derrière le four, j'enlevai une galette que je dévorai, caché sous mon lit de paille, succulente, fraîche et chaude. Je n'avais pas fait un semblable repas depuis trois semaines.—Où allez-vous de ce pas-là ? —Je cherche mes parents. Je suis un petit Marin, j'ai été volé à l'âge de cinq ans. Si vous êtes mon père, dites-le moi, il y a si longtemps que je marche pour vous trouver.—Je ne suis certainement pas votre père. Je connais un Marin qui reste au grand portage de la Lièvre, où il tient une espèce d'hôtel pour les voyageurs qui montent en chantier, à six lieues au nord de Buckingham ; il est peut-être de vos parents.—Hélas ! m'écriai-je, que je suis malheureux ! Je n'aurai donc jamais un pied-à-terre dans ce bas-monde.—Mon ami, reprit M. Marin, restez ici aussi longtemps que vous le voudrez. La table est mise, venez dîner ; vous souperez avec nous, vous passerez la nuit sous mon toit. Enfin, remettez-vous complètement de vos fatigues." Je restai chez ce brave homme jusqu'au surlendemain midi.

§ XII

Au grand portage de la Lièvre.

Trois semaines plus tard, dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, vers la fin de janvier, j'arrivais au grand portage de la Lièvre, après bien des pas et des fatigues. La nuit enveloppait la forêt de ses ombres ; j'apercevais, par intervalles, à travers les flocons de neige tombante, les lumières de l'hôtel ; puis une rafale de poudreries me replongeait dans l'obscurité. J'entendais partir de la maison, comme des cris d'hommes qui se querellent et se disputent. J'entrai, sept ou huit voyageurs, qui trainquaient à la barre, se turent soudain, et fixèrent sur moi leurs regards effrontés. Je tremblais comme une feuille. Un grand gaillard de six pieds, les épaules carrées et larges, s'avance et me dit d'un ton hautain : " Qu'est-ce que vous voulez ?—Y a-t-il ici un nommé M. Marin.—Oui, c'est moi,

et je n'ai jamais eu peur d'un homme." Je compris qu'ils avaient tous la tête chaude. "Moi aussi, continuai-je, je m'appelle Marin, jai été volé à l'âge de cinq ans, et je cherche mes parents.—Vous ne les trouverez pas ici. Ah! c'est que, voyez-vous, vous n'êtes pas le premier qui essayez à me conter des histoires comme ça, pour se faire coucher et nourrir. Quand un homme me demande la charité pour l'amour de Dieu, je la lui donne; quand il use de détours pour me tromper, sans cérémonies, je le mets à la porte. Mon ami, vous savez par où vous êtes entré, sortez par là. — Monsieur, veuillez considérer que personne ne peut résister dehors par un pareil temps.—Sortez, vous dis-je, sortez." Je ne bougeais pas. Il s'élance sur moi, me met une main sur le chignon du cou et l'autre dans le bas des reins, et, assaisonnant son geste d'un bon coup de pied, il m'envoya voler au bas de la galerie, comme une mitaine. Je restai quelques minutes sur le flanc, tout abasourdi, sans pouvoir me

relever. Je les entendais, en dedans, rire, crier, jurer et se chamailler. Grand Dieu, quel destin que le mien !

Je repris, harassé, le chemin du bois. Trois lieues me séparaient de la plus proche habitation. J'avais peur des loups ; il me semblait à tout moment voir briller au fond des taillis des yeux de feu. J'écoutais tremblant ; je n'entendais que le sifflement du vent dans la tête des grands arbres, et, de temps en temps, l'échos affaibli des cris et des blasphèmes qui s'échappaient de l'hôtel. Découragé, effrayé, les cheveux droits sur la tête, je tombai à genoux dans la neige, et je fis ma prière. " Mon Dieu, mon Dieu, disais-je, ne m'abandonnez pas, car je vais mourir seul dans cette forêt ; et même les passants ne trouveront pas mon corps enseveli sous des monceaux de neige."

A peine m'étais-je traîné la distance de trois milles, que j'entendis approcher du bruit par derrière moi. Je tressaillis, et, les oreilles au guet, m'arrêtai tout court. Bientôt je distinguai le son clair et

argentin des clochettes ; un homme en voiture me rejoignit. Je lui demandai s'il voulait m'emmener un petit bout. "C'est bien, dit-il, embarquez." Environ six arpents plus loin, le chemin descendait sur la rivière. Sans nous en douter, allant au grand trot, nous nous jetâmes tête baissée dans un trou d'eau ; le courant avait mangé la glace par en dessous ; il ne restait plus à la surface que la couche de neige. Cheval et voiture enfilèrent dans l'abîme, pour ne plus reparaître ; l'homme et moi nous nous débattions au milieu des glaçons brisés. L'eau était froide, cependant pas autant qu'on pouvait se l'imaginer ; mais les doigts me gelaient, en se cramponnant aux épaves flottantes. Enfin, après maints efforts, je parvins à me hisser sur le pont solide ; et saisissant mon compagnon par la chevelure, je le halai après moi ; il était temps, les forces lui manquaient et il allait sombrer.

Sur ces entrefaites, nous entendîmes venir une autre voiture. Je courus à sa rencontre, en criant : "ne passez pas ici,

nous venons de noyer notre bête." Le nouvel arrivé avait un attelage double. Nous dételâmes les deux chevaux ; et, par un long circuit, nous les passâmes l'endroit dangereux, un par un, les tenant par la bride ; puis nous traînâmes la voiture à bras. Pendant ce temps-là, l'homme qui avait perdu son cheval, se lamentait, courait ça et là, se prenait aux cheveux, voulait se jeter à l'eau. " Venez-vous-en avec nous, lui dit l'homme aux deux chevaux, c'est inutile de chercher plus longtemps ; le courant a tout emporté, et ne rendra rien. Sans doute le malheur est grand, mais après tout, vous devez vous estimer heureux d'avoir sauvé votre vie "

Nous marchâmes le reste de la nuit. J'étais gelé. De temps en temps nous courrions derrière la voiture pour nous réchauffer ; mais nos habits glacés, raides comme des bardeaux, nous étaient, pour trottiner, d'un grand embarras. A six heures du matin, nous entrions dans le village de Buckingham. Je remerciai

notre cocher de m'avoir emmené ; l'autre me remercia de l'avoir tiré de la rivière ; tous deux me souhaitèrent bonne chance dans mes recherches. " Merci, merci ! " Nous nous séparâmes en nous serrant la main. Un danger commun et des services mutuels avaient fait de nous, en quelques heures, des amis.

§ XIII

A Buckingham.

Je me rendis tout droit au presbytère, le curé partait pour aller dire sa messe. Je lui racontai, en peu de mots, mon accident de la nuit, et lui demandai quelques informations. " C'est bien, dit-il ; allez à la cuisine. Ils vont vous prêter des habits pour changer. Chauffez-vous, déjeunez ; et après la messe nous parlerons de votre affaire. "

Vers neuf heures, il me demanda à son bureau. Il m'interrogea sur le long et sur le large, m'accablant de questions. Je vou-

lais me retirer : " Je ne puis ainsi prendre sur votre temps et abuser de votre patience. — Non, ne craignez point, cela m'intéresse. Du reste, vous ne pouvez partir maintenant, il vous faut attendre que vos habits aient séché. Car, ajoutait-il en riant, je ne vous donne pas les miens. Après le dîner, si vous le voulez, vous pourrez continuer votre route ; jusque là, vous êtes mon prisonnier. "

Il semblait prendre un véritable intérêt à mon cas. " Il n'y a certainement pas, dit-il, de Marin dans Buckingham ; peut-être en trouveriez-vous dans Ripon ; ce canton est peuplé de familles qui viennent de différentes paroisses du Canada. Je vais vous donner une lettre de recommandation pour le curé du lieu."

J'étais confus et touché de tant de bonté. Quand je partis, je me jetai à ses genoux pour le remercier et lui demander sa bénédiction. Il me releva, m'embrassa en me disant : " Vous êtes un brave jeune homme, Dieu vous bénira. Vous retrouverez vos parents. Vous les retrou-

verez au moment que vous y penserez le moins."

§ XIV

A Ripon.

Je partis pour Ripon. "Vous trouverez vos parents," cette parole résonnait à mon oreille comme la prédiction d'un prophète. Ce prêtre me paraissait inspiré de Dieu; il parlait avec tant de fermeté, tant d'assurance! Je retrouverais mes parents, j'en étais convaincu, je me sentais récompensé de toutes mes fatigues. Avec une espérance inébranlable, je m'attendais à la réalisation immédiate de cette promesse; elle devait se réaliser en en effet, mais dans toute sa teneur: *au moment que j'y penserais le moins.*

J'allais le cœur gai, mais la jambe lasse. La nuit que j'avais passé sans sommeil, l'accident qui m'était arrivé, le froid que j'avais enduré, les émotions diverses qui

étaient venues m'assaillir coup sur coup, tout cela brisait mes forces. A la brunante, je frappai à une petite maison, où je demandai à couvert pour l'amour de Dieu. "Oui, me dit une femme jeune encore, mais décharnée ; avec plaisir, je vous donnerai à coucher, mais je ne vous donnerai pas à souper, car de manger il n'y en a pas dans la maison." Je m'approchai de la cheminée qui flambloyait. Cinq petits enfants, dont le plus vieux était âgé de 12 ans, se pressaient autour du feu, maigres, pâles, exténués. Il est impossible d'être plus pauvre que cette famille ; dans l'unique appartement nu, on ne voyait ni table, ni lit, ni chaises. Les trois plus petits garçons pleuraient tout le temps, en disant : " maman, j'ai faim, maman du pain." C'était à fendre le cœur. Je dormis, tout de même, sur le plancher raboteux.

Je me réveillai le lendemain matin avec une faim de loup. Cependant, de toute la matinée, je ne pus trouver à déjeuner. Sur le chemin que je suivais, les habitations étaient clair-semées, et ce n'étaient

que des chantiers (1), presqu'aussi misérables que celui où j'avais passé la nuit. A midi, j'étais rendu, complètement. Les arbres dansaient devant mes yeux comme dans un mirage. Je frappai à la porte d'un fermier anglais, qui avait une maison d'assez belle apparence. En entrant, j'écrasai. LA'nglais vint me relever, et me demanda si j'étais malade. " Je crois, dis-je, que j'ai l'estomac faible, je n'ai pas mangé depuis hier à midi." On me servit un bon repas. " Maintenant, me dit-il, voulez-vous vous coucher un peu ?—S'il vous plaît, lui répondis-je, il me semble qu'un petit somme me ferait du bien." On me dressa un lit près du poêle. Je m'endormis en me couchant ; quand je me réveillai, il était soir. Je me sentais mieux, mais pas fort. " Allez-vous me laisser passer la nuit sous votre toit.--Sans doute, nous ne jetons personne dehors, surtout quand on est malade. Français, Anglais,

(1) Dans les terres nouvelles, on appelle *chantier* une habitation construite en bois rond à *queue d'aronde*, généralement couverte avec des auges, emboitées les uns dans les autres.

catholiques, protestants, nous sommes tous frères en Jésus-Christ.—Merci, lui dis-je, merci ! Votre charité me réconforte." Le bon Dieu a les siens partout.

Huit jours je fus l'hôte de l'Anglais. Quand je me trouvai assez bien, il me dit : "J'ai affaire à aller chez un de mes frères, voulez-vous venir avec moi ? Nous ferons le tour du lac de Ripon, peut-être aurez-vous des nouvelles de vos parents, cela peut arriver sans miracle." Au contraire, lui dis-je, ce serait un grand miracle. Nous fîmes le tour du lac, nous arrêtâmes à une dizaine d'endroits, mais partout, de Marin, point. Je ne fus pas surpris, je m'y attendais.

Le lendemain, je pressais la main à mes bienfaiteurs. "Bonjour, monsieur et madame. Je vous dois beaucoup. Je pars guéri de deux manières ; ici j'ai trouvé la santé et la sagesse.—Comment ? que voulez-vous dire ?—J'ai pris la sage résolution d'abandonner pour toujours mes recherches inutiles.—A mon avis, vous faites bien.—Bonjour.—Bonjour.

CHAPITRE VI

COMMENT JE CESSAI DE CHERCHER MES PARENTS.

§ I

Le retour de l'enfant prodigue.

Je m'en allais du côté de Clarence, sur la rive sud de l'Ottawa, et je pensais en moi-même : " Comme j'étais bien chez mon bon père, chez M. Pierre Sigouin ! Comme j'ai été fou de partir ! Le Castor n'est pas loin d'ici, retournons-y. Je lui dirai : mon cher monsieur, je me suis trompé ; voulez-vous me pardonner ? voulez-vous me recevoir encore une fois comme l'un de vos enfants.... 12 S'il me

dit : Ta maladie de courir le monde te reprendra, et tu nous quitteras de nouveau. Je lui répondrai : ne craignez pas, ma résolution ne ressemble pas à celles que j'ai prises jusqu'ici. Il me restait toujours au fond de l'âme comme un grain d'espoir, un désir secret, une pensée vague de continuer mes perquisitions dans des occasions plus favorables. Aujourd'hui, je me sens ahuri, complètement désenchanté, littéralement dégoûté..... Franchement je ne comprends pas comment j'ai pu prendre les paroles du curé de Buckingham comme une prophétie, c'était tout simplement un souhait de bienveillance. Il fallait que mon bain froid de la nuit précédente m'eut dérangé les idées....Non, mes parents sont morts, ou ils restent bien loin d'ici. Dieu ne veut pas que je les retrouve, c'est évident ; que sa sainte volonté soit faite ! Après tout, je lui dois de grandes actions de grâces, il m'a rendu à la liberté, et la liberté est le premier des biens. Que son saint nom soit béni !"

Cependant je ne me rendis pas de suite au Castor ; j'avais honte. Mes habits étaient tout en lambaux, et je n'aurais pas voulu reparaître chez les Sigouin plus mal étriqué (1) que j'en étais parti. Je travaillai pour me gagner des habits, cinq mois, qui me parurent bien longs, d'abord à Clarence, dans un moulin à scie, puis à Costelman, chez un homme très riche, où j'avais soin de quatre étalons. Après quoi, je me mis en route, vêtu en neuf des pieds à la tête, faraud.

C'était aux beaux jours de l'été. Je cheminais allègrement ; mon cœur était gai comme la lumière du beau soleil qui m'éclairait, comme les petits oiseaux qui chantaient leurs joyeuses chansons dans les branches des arbres. Tous les souvenirs dorés du passé revenaient à ma mémoire ; j'allais donc vivre encore dans un atmosphère de tranquillité, de paix, de joie douce, et d'affection mutuelle !

Quand j'aperçus de loin la maison, le

(1) En terme de marine, *étriquer* veut dire ajuster ; pour un marin, la métaphore actuelle devient tout naturelle.

cœur me battait bien fort, ma poitrine menaçait de s'ouvrir. Je frappe, un étranger se présente. " Est-ce ici que demeure M. Pierre Sigouin ?—C'était ici chez M. Sigouin, mais il est parti.—Depuis quand ? —Depuis le printemps.—Pourquoi a-t-il vendu ? Il me semble qu'il était bien dans ses affaires.—N'ayant pas de garçon, et sa santé n'étant pas très forte, la culture lui devenait trop pénible. Il a cherché un métier plus facile.—Où est-il allé ?—A Cornwall. Ses grandes filles travaillent dans la manufacture de coton, et lui, avec son cheval, voyage pour celui-ci, pour celui-là." Un remords me perça le cœur ; si j'étais resté avec lui, M. Sigouin n'aurait pas vendu sa terre.

Je me retirai tout triste. Il était midi ; j'allai chez M. Langlois qui me fit des joies, et voulu me garder, au moins, jusqu'au lendemain. " Merci, lui dis-je, dans une autre circonstance j'accepterais votre invitation avec plaisir ; mais, pour aujourd'hui, j'ai trop hâte de revoir mon bienfaiteur. Immédiatement après dîner, je partis.

Un soir, j'eus bien de la peine à trouver le couvert. A la première porte, où je frappai, on me répondit : " Impossible de vous recevoir, nous avons de la picote (1) dans la maison." J'allai chez le voisin : " Nous avons de la picote." Chez le deuxième voisin, toujours " nous avons de la picote." A la fin, je m'écriai : " Picote ou non, si vous voulez me recevoir, je resterai.—C'est bien, restez." Quand j'eus vu le picoté, le sang me figea dans les veines, je restai froid comme un marbre ; il était si effrayant ! " Grand Dieu ! pensais-je, si j'allais attraper cette maladie, moi qui n'ai pas de parents, qui me soignerait." La table se mit, le monsieur m'invita à m'en approcher. " Merci ! lui dis-je, je ne me sens pas le cœur bon. J'ai bien plus envie de dormir que de manger." Il dit à sa femme de me faire un lit. " Pas besoin, repris-je. Je suis bien accoutumé de coucher par terre, avec mon capot sous la tête pour oreiller. Après avoir fait ma prière, où je fus dévot

---

(1) Picote, nom populaire de la variole.

plus que d'habitude, demandant à Dieu de me préserver de la petite vérole, je m'étendis sur le plancher, près de la cheminée.

Je m'éveillai vers cinq heures du matin. Sur la pointe des pieds je gagnai la porte, je l'ouvris sans bruit, et, sans dire bonjour à personne, je pris la clef des champs. L'air était frais et pur : Comme je respirais à l'aise ! Arrivé dans un petit bois, au milieu des senteurs matinales, sous la feuillée trempée de rosée, je me jetai à genoux pour faire ma prière du matin. " Merci, mon Dieu, merci ! que vous avez été bon pour moi. Si j'ai traversé dans ma vie des jours mauvais, vous m'avez donné aussi des moments délicieux." Quand je pensais que j'arriverais ce jour-là chez M. Sigouin, j'avais l'âme ouverte à la reconnaissance, le cœur épanoui et le pied léger.

§ II

Mon premier séjour à Cornwall.

Il était sept heures du soir, quand je

fis, incognito, mon entrée à Cornwall. Je m'adressai à l'hôtel Plamondon, et, partagé entre la crainte et l'espérance, je demandai à l'hôtelier s'il connaissait dans son voisinage un M. Sigouin. " Oui, dit-il, j'ẹn connais un qui est à se bâtir une maison dans la partie est de la ville. —Savez-vous d'où il vient?—Du Castor. —C'est justement l'homme que je cherche." Il dit à son petit garçon de venir me conduire.

Je frappai, une petite fille de 12 ans vint m'ouvrir la porte, elle ne me reconnut pas. Je lui demandai : " Ton papa est-il ici ? "—" Oui, monsieur." M. Sigouin, qui m'avait entendu parler,se présenta ; aussitôt qu'il m'eut aperçu, il poussa un gros cris : " C'est bien Louis Marin ; ma femme, c'est bien Louis qui nous arrive." La femme accourt : " Est-ce bien toi, Louis ? " Toutes les filles surviennent les unes après les autres, elles me sautent au cou; la plus petite s'assied sur mes genoux. Toute la famille était heureuse, comme s'il leur était revenu un enfant. un frère.

" D'où viens-tu ? me demanda madame Sigouin.—Je viens de la Blanche, de la Gatineau, de la Lièvre, de Buckingham, de Clarence, et de vingt autres places dont j'ai oublié les noms. — Tu as bien marché comme le Juif-Errant.—Oui, et je n'avais pas toujours cinq sous dans ma poche.—Tu as dû avoir beaucoup de misère ?— Madame, plus que je ne le pourrais dire.—Si tu étais resté avec nous autres, tu aurais fait bien mieux.—Mme, j'ai regretté souvent, très souvent, d'être parti.—Après ton départ, bien des fois la nuit je me réveillais, je réveillais mon mari et je lui disais : ce pauvre Louis, il est peut-être couché dehors ce soir, lui qui est si gêné pour demander à couvert. —C'est vrai, madame, j'ai couché plus d'une nuit à la belle étoile ; plus de vingt fois j'ai passé la grande journée sans manger. Alors je pensais à vous autres, et je me disais : comme j'ai été fou d'avoir quitté une si bonne place et de si bon monde." Madame Sigouin, en attendant cela, se mit à pleurer, puis M. Sigouin,

puis tous les enfants ; nous pleurions et riions tout ensemble. Madame Sigouin continua : "Tout ce que tu nous dis là, nous te l'avions prédit ; non pas que nous te le souhaitions, car tu ne mérite pas qu'on te souhaite du mal, et tu nous avais rendu un trop bon service, l'année que tu as passée avec nous.— Reste avec nous maintenant, dit M. Sigouin. —C'est mon plus grand désir, repris-je. Si je puis me procurer une place à la manufacture, je n'irai pas plus loin que Cornwall, et je me retirerai ici, en payant bien entendu, si vous voulez bien m'accepter comme pensionnaire." Minuit sonna, et nous jasions encore. Jamais je n'aurais cru qu'il était si doux de rentrer au sein d'une famille aimée.

Le lendemain, M. Sigouin revint de la manufacture, en disant : "Je t'ai obtenu une place, pour mener un cheval en dehors du moulin ; il s'agit de défaire et de carder les déchets de coton qui restent attachés sur les bobines, afin d'en fabriquer ensuite un tissu grossier qui sert à

faire des poches. Ce n'est pas difficile." La première journée j'étais à l'essai; j'avais grandement peur de ne pas faire mon ouvrage comme il faut; mais, à plusieurs reprises, pendant le jour, mon bourgeois, M. Podus, me dit : "Je n'ai jamais eu un garçon aussi habile pour faire de la belle *feline,*" c'était le nom de l'espèce de filasse que j'obtenais comme résultat de mon travail.

Je gardai cette place, qui me plaisait fort, demeurant toujours chez le bon M. Sigouin, pendant quinze mois, jusqu'en novembre 1878. Alors la manufacture diminua de moitié, pour le temps de l'hiver, la somme de ses opérations ; et je fus remercié temporairement, avec l'assurance que je serais repris à gages au printemps suivant.

§ III

A Southwood.

Me trouvant sans ouvrage, je résolus d'aller passer l'hiver dans les forêts de l'Etat de New-York, à Southwood, une

quinzaine de lieues au sud d'Ogdensburg. Je quittai encore le bon M. Sigouin, mais la séparation ne fut pas pénible comme la première fois ; car nous ne nous disions pas *adieu*, mais *au revoir*. Hélas ! comme nous sommes ignorants de l'avenir, même le plus rapproché. Il est mieux qu'il en soit ainsi ; car nous ne pourrions supporter à la fois, et les peines du présent et celles du futur.

Je m'engageai au service de M. Hogware et je menais les chevaux de M. John Jasmay. Nous passâmes par Prescott et Ogdensburg. En ce dernier endroit nous logeâmes chez un Canadien ; le soir, jasant de choses et d'autres à la clarté du poêle, je lui contai mon histoire, et lui demandai s'il connaissait des Marin. " Non, dit-il, mais je vois beaucoup de monde ici, et je pourrai prendre des informations pour vous. Au printemps, ne manquez pas d'arrêter, en passant ; j'aurai peut-être des nouvelles à vous donner." Ces paroles ne me donnaient pas grand espoir ; j'étais bien décidé de ne plus

me mettre sur le chemin pour courir après mes parents ; mais, me disais-je, de parler et de m'informer, cela ne coûte pas cher.

Tout l'hiver, nous fûmes occupés à charroyer de l'écorce de *pruche* (1). Elle avait été levée, pendant l'été, lorsque la sève monte, sur le sommet des montagnes, dans le fond des vallées, en des lieux impossibles ; et elle devait attendre les neiges de l'hiver, pour pouvoir prendre le chemin des tanneries. Nous l'entassions par mulons aussi gros que des granges ; les quatre boutiques en consommaient jusqu'à huit cordes par jour.

Peu s'en fallut que je ne laissasse mes pieds dans ces montagnes, ces pauvres pieds qui se gelèrent pour la troisième fois. Plaise à Dieu que ce soit la dernière ! Une de mes voitures s'était accrochée dans une souche, je sautai à terre pour voir ce qu'il y avait, je me trouvai dans quinze pouces d'eau. Je pris du temps

(1) Espèce d'épinette à l'écorce rugueuse.

pour revenir au chantier, il faisait un froid intense, bref, je me gelai. Le bourgeois parlait de m'envoyer dans un village voisin pour me faire soigner. " De grâce, dis-je, gardez-moi ici. Où voulez-vous que j'aille ? je n'ai ni parents, ni amis dans ce pays. Je tâcherai d'être le moins embarrassant possible. Je vous paierai pour votre trouble." Ils eurent pitié de moi et me gardèrent au chantier ; les trois quarts de mes gages y passèrent. A ce compte, un homme met du temps à devenir riche.

Au commencement de mars, il tomba une grande abondance de pluie, et les hommes furent renvoyés. Je ne manquai pas d'arrêter chez l'hôtelier d'Ogdensburg, il avait pris beaucoup d'informations, mais elles avaient abouti à rien. Pourtant, dans cette ville d'Ogdensburg, je me trouvais à passer à la porte de deux de mes frères et de trois de mes sœurs, dont la plus vieille, Justine, était ma marraine. Mais mon nom de Marin déroutait tous les renseignements.

§ IV

Mon second séjour à Cornwall.

Je me faisais une fête de rentrer chez M. Sigouin. Je le trouvai mort, exposé sur les planches; son service et enterrement devaient avoir lieu le lendemain. A mon arrivée dans la famille, les pleurs et les gémissements redoublèrent. Cette mort inattendue fut pour moi comme un coup de foudre, j'en restai abasourdi pendant des mois. J'avais trouvé un père, je le perdais! je redevenais orphelin pour la deuxième fois.

Madame Sigouin se trouva embarrassée dans ses affaires. Elle dut vendre sa maison, et avec ses filles elle loua un apartement ailleurs. Je me mis en pension chez un M. Robidoux, brave homme que je connaissais depuis les premiers jours de mon arrivée à Cornwall. De temps en temps, j'allais rendre visite à celle que je regardais comme ma mère, aux jeunes

filles que j'appelais mes sœurs ; c'était toujours pour nous un plaisir réciproque de nous revoir ; mais la bonne joie, mais la franche gaieté d'autrefois ne rentra plus dans cette famille en deuil, privée de son chef.

Je demeurai deux ans et trois mois chez M. Robidoux, continuant de travailler à la manufacture. On m'y traitait fort bien, mais j'étais devenu triste et rêveur ; je maigrissais, je dépérissais à vue d'œil. Souvent, retiré dans ma petite chambre, je passais des nuits sans sommeil. Je ne me sentais aucun désir de partir pour aller de nouveau à la recherche de mes parents, j'étais dégoûté du métier ; mais je me trouvais comme affaissé sous un poids de découragement et de dégoût. J'avais nourri tant de belles espérances, et elles s'étaient toutes évanouies en fumée ! Je passais comme un étranger dans le monde ; dans tout le cours de ma vie, je n'avais eu que deux années douces et heureuses ; puis la main de la mort était venu étendre sur mon existence son voile

de tristesse et d'isolement. Jamais, me disais-je avec larmes, jamais il me sera donné de revoir les auteurs de mes jours !"

Hélas ! j'étais sur le point de les retrouver, et je ne m'en doutais point ! Ce malaise indéfinissable était-il un vague pressentiment du bonheur qui m'attendait ? Toujours est-il que la vie m'était devenu à charge, et j'appelais comme un soulagement le repos de la tombe.

CHAPITRE VII

COMMENT JE RETROUVAI MES PARENTS.

§ 1

Au moment que j'y pensais le moins.

Depuis le printemps, travaillait à la manufacture et pensionnait avec moi, chez M. Robidoux, une jeune fille de vingt-deux ans, nommée Mathilde Gauthier ; ses parents demeuraient sur la paroisse de St-Raphaël, dans le huitième rang de Lancaster, par conséquent pas très loin des limites de la Province de Québec et de la paroisse de St-Polycarpe. Elle me

fit conter mon histoire qu'elle écouta avec attention; à plusieurs reprises elle me demanda de répéter certaines circonstances de mes courses qu'elle avait oubliées; cela paraissait l'intéresser fort.

Au mois d'août, Mlle Gauthier alla se promener chez son père, M. Joseph Gauthier. Ils lui demandèrent : " M. Robidoux a-t-il bien des pensionnaires ? —Six, trois filles et trois hommes. Au nombre de ces derniers, je vous dis qu'il y en a un qui fait pitié. Il a été enlevé de chez son père à l'âge de cinq ans, avec un petit frère qui en avait quatre, et un petit cousin qui en avait six. Il a cherché ses parents dans le nord, dans le sud, dans l'est, dans l'ouest, partout, mais inutilement. Il a renoncé à ses recherches; souvent le soir il pleure tout seul; vraiment il fait peine de voir ce garçon là.— Quel âge peut-il avoir, demanda madame Gauthier ? — Environ quarante ans. — Comme tu contes, ça bien l'air du frère de madame Isidore Hamelin, la fille de M. Hyacinthe Cholet, de St-Polycarpe.

—En effet, reprit la fille, maintenant que vous m'y faites penser, je trouve qu'il lui ressemble beaucoup.—C'est bien, dit la mère à ses enfants, M. Isidore est parti d'hier avec sa femme pour aller chez son beau-père,il reviendra demain; veillezbien pour le voir passer, nous l'arrêterons."

M. Hamelin demeurait dans le même rang, une vingtaine d'arpents plus loin. Le lendemain, il s'en revenait au petit trot ; madame Gauthier courut au chemin, en criant : " M. Isidore, arrêtez donc un peu, s'il vous plaît, que je vous parle. Elle s'informa des gens d'en Bas-Canada, du père Cholet et de sa femme. M. Hamelin lui répondit qu'ils étaient tous en bonne santé. " Venons-en à la question, dit madame Gauthier. Vous ne vous imaginez pas pourquoi je vous ai arrêté. N'avez-vous pas perdu, madame Hamelin, un petit frère ? il me semble avoir entendu dire cela.—Hélas non seulement un, mais deux, avec un petit cousin Jamais, depuis leur disparition, nous n'en avons eu ni vent, ni nouvelles."

Là-dessus madame Gauthier lui raconta ce que sa fille avait rapporté de Cornwall. " Franchement, répondit madame Hamelin, cette histoire s'accorde parfaitement avec l'enlèvement de mes petits frères. Je désirerais bien voir cet homme-là, d'autant plus que vous dites qu'il me ressemble. -- C'est bien dommage, que mes récoltes ne soient pas encore finies ; j'irais le chercher de suite.—Si vous le voulez, dit madame Gauthier, mon mari, qui doit remener Mathilde à Cornwall la semaine prochaine, l'emmènera bien avec lui.—Certainement, et nous vous serons très reconnaissants." Madame Hamelin se sentait toute transportée de cette nouvelle, et madame Gauthier était heureuse d'avoir été la première à la lui apprendre.

§ II

Une lueur d'espérance.

Quelques jours après, Mr Gauthier, avec sa fille, arrivait chez Mr Robidoux.

vers midi ; c'était dans les premiers jours de septembre. En entrant, il dit : " où est l'enfant perdu ? -- A la manufacture.—Va-t-il revenir bientôt ? —Il ne tarde que l'heure de rentrer pour dîner ? Mais qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire ?—Ah ! c'est que, voyez-vous, nous avons trouvé ses parents ? " Comme il disait cela, j'arrivais. " Tenez, le voici. C'est bien, je vais me cacher dans la chambre, ne le lui dites pas, faites-le jaser un peu, je veux le surprendre."

" Arrive donc, Louis, arrive donc, me dit Mr Robidoux. Vite, vite à table, que je te tire au thé (1)." Ce langage me surprenait dans la bouche de Mr Robidoux, homme sérieux, sévère, que je n'avais jamais vu badiner. " Dépêche-toi donc, me disaient les autres pensionnaires, dépêche-toi à boire ta tasse, que monsieur Robidoux te dise où sont tes parents." Je leur trouvais un air drôle qui n'était pas celui de coutume, madame

(1) *Tirer au thé*, prédire l'avenir à l'aide de l'arrangement fortuit des feuilles de thé qui restent au fond de la tasse, quand l'infusion est bue.

Robidoux allait et venait dans la maison, tournait autour de moi en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier. " Madame, vous pleurez !—Oui, dit-elle, je pleure de joie pour vous." Je n'y comprenais rien.

Là-dessus Mr Gauthier sortit de la chambre et me dit : " Mon cher monsieur, voulez-vous vous en venir avec moi ? Je vais vous conduire tout droit chez votre père. — Monsieur, lui dis-je, je vous remercie bien de vos bonnes offres ; mais s'il est vrai que mon père existe, il y a assez longtemps que je cours après lui ; qu'il se donnent la peine de venir me voir à son tour.—Ah ! ah ! me dirent en riant mes compagnons de table, te voilà devenu bien indépendant !—C'est qu'il ne peut pas m'entrer dans la tête, que mes parents soient si près, après que je les ai cherchés si loin. — N'importe, cela vaut la peine, encore une fois, de tenter l'aventure. — Pas du tout, trop souvent, sur des indications qui me paraissaient certaines, pour des recherches inutiles,

j'ai perdu de bonnes places. J'en ai une qui me va, je la garde.—Tu peux partir, me dit Mr Robidoux, et je te promets que tu ne perdras rien ; quand tu voudras revenir, tu trouveras le nid chaud. Je parlerai pour toi au bourgeois. " Comme je savais que Mr Robidoux avait une grande influence à la manufacture, je me trouvai rassuré. " Merci, lui répondis-je, sur votre parole je jetterai le filet. Je pars." Une heure après j'étais en voiture ; tout le monde, riant, la figure épanouie, me souhaitait bonne chance et paraissait heureux de mes espérances.

§ III

A la maison paternelle.

Nous couchâmes à mi-chemin, chez le père de madame Robidoux. La route me paraissait interminable. Je m'informais de mon vieux père, de ma vielle mère, de leur âge, de leurs moyens d'existence. J'en sus long, M. Gauthier me

dit : Votre vrai nom n'est pas Louis Marin, mais Pierre Cholet, votre père s'appelle Hyacinthe Cholet ; et votre petit cousin s'appelait, lui, Pierre Doucet dit Cayen.—En effet, repris-je, j'ai petite souvenance que, sur le vaisseau, un jour on nous dit : Toi, tu t'appeleras dorénavant, Pierre Marin, toi, Louis Marin, et toi, Toussaint Marin. — C'est tout naturel, remarqua M. Gauthier, ces gens-là voulaient effacer toute trace de votre origine ; et comme vous étiez élevés sur mer, ils vous ont appelés Marin. Et voilà pourquoi, ajoutai-je, toutes mes recherches ont avortées, je m'adressais à mauvaise enseigne."

Nous arrivâmes chez M. Hamelin, le lendemain, vers midi. La maison est bâtie loin du chemin, sur une petite hauteur ; nous laissâmes la voiture à la barrière, et nous montâmes la côte à pied. Quand les petits enfants nous aperçurent venir, ils s'écrièrent en se frappant dans les mains : " Maman, voici M. Gauthier avec notre oncle Polycarpe."

Polycarpe est le plus jeune de mes frères : il paraît que nous avons la même taille, la même mine et le même marcher. Sans le savoir, ces petits enfants de cinq et six ans venaient de témoigner fortement en faveur de mon identité.

Ma sœur, en entendant le son de ma voix, se trouva saisie, elle tomba presque évanouie. Mon beau-frère sortit au devant de nous, et nous dit : " Veuillez ne pas entrer maintenant, ma femme ne se trouve pas bien, l'émotion la surmonte." Il nous emmena à un arpent de distance, à l'ombre, derrière sa grange ; et là assis sur une grosse bûche de pin, je commençai mon histoire dès son premier commencement. J'avais pour auditeurs, d'abord M. Gauthier, M. Hamelin et son homme engagé, puis bientôt ma sœur avec une femme du voisinage, qui se tenaient cachées en dedans de la grange ; mais je les entendais soupirer, car elles ont pleuré tout le temps.

Je parlai deux heures. M. Hamelin, me dit : " Votre récit, mon ami, est plein de

bon sens, et vous n'avez pas l'air d'un imposteur." Ma sœur sortit de la batterie, et vint se jeter dans mes bras, en disant : " Je vous prends pour mon frère. Vous l'êtes ; car, en vous voyant, j'ai été trop frappée."—Puisque vous me reconnaissez pour votre frère, conduisez-moi chez nos parents ; je m'en remettrai à leur jugement, et j'en passerai par ce qu'ils diront.—Avec le plus grand plaisir, reprit monsieur Hamelin ; mais vous allez être obligé d'attendre quelques jours. Le reste de mon grain est à terre, il me faut le serrer avant de partir, je ne voudrais pas le laisser exposer à la pluie.—Mon cher monsieur, prenez le temps qu'il vous faudra, je serai trop heureux de vous aider à faire vos récoltes.

Je remerciai monsieur Gauthier de m'avoir emmené. Mon beau-frère lui dit : " Comme c'est vous qui l'avez découvert, vous viendrez avec nous chez mon beau-père, sans cela la fête ne serait pas complète.—C'est bon, dit-il, quand vous serez pour y aller, vous n'aurez qu'à m'avertir ;

je n'ai jamais refusé une belle promenade."

Je restai trois jours chez monsieur Hamelin. Quand nous revenions du champ à l'heure des repas, ma sœur m'entourait de prévenances. Elle ne m'avait jamais connu, elle est plus jeune que moi, étant née dans l'automne qui suivit mon enlèvement ; mais mon nom lui était familier, elle avait souvent entendu parler, par ma mère, de ce *pauvre défunt petit Pierre.* Déjà elle se trouvait à la tête d'une jolie petite famille, cinq garçons et une fille. Je me privais de parler devant elle de mes malheurs, parce que de suite elle se mettait à pleurer. Tous les soirs les habitants du voisinage venaient veiller pour entendre conter mes aventures ; parmi eux se trouvaient deux de mes oncles, monsieur Etienne St-Amand, le frère de ma mère, et monsieur Latreille, marié à la sœur de monsieur St-Amand. Les questions pleuvaient de tous côtés, je tâchais d'y répondre de mon mieux ; personne ne doutait que je ne fusse le *garçon du père Hyacinthe.*

§ IV

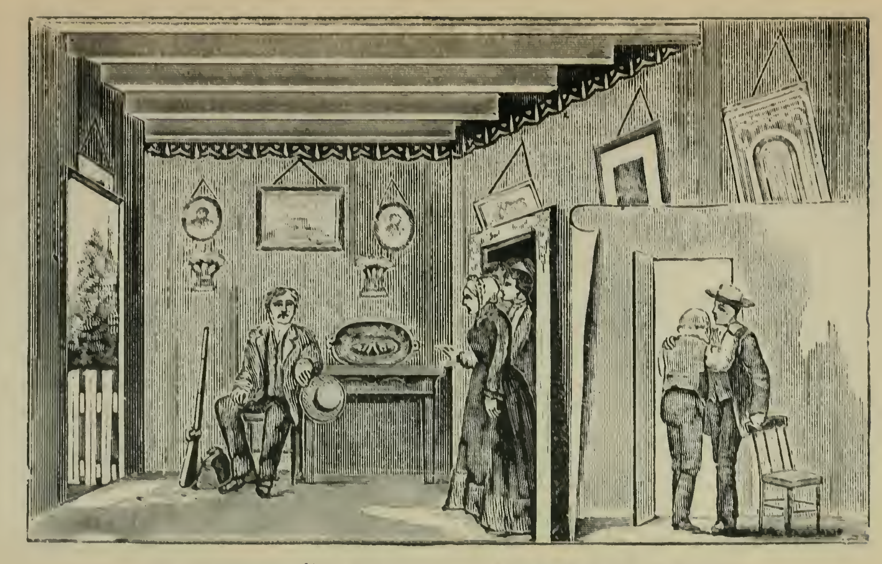
A la maison paternelle.

Le quatrième jour, vers huit heures du matin, nous partions, ma sœur, mon beau-frère et moi, dans une même voiture, pour nous rendre à St-Polycarpe, chez notre père. En passant nous prenions monsieur Gauthier et sa femme, et mon oncle St-Amand et ma tante. Les trois carosses se suivaient, soulevant des nuages de poussière. Tout était gai, et nos conversations, et nos toilettes endimanchées, et nos chevaux fringants qui trottaient en se balançant la tête, et le beau soleil d'automne qui nous éclairait de ses doux rayons ; il me semblait que les gens, qui s'arrêtaient dans les champs pour nous regarder passer, souriaient à mon bonheur.

Mon oncle Latreille avait pris les devants, pour aller avertir de notre arrivée mon vieux père et ma vieille mère ; il

avait peur qu'une surprise trop subite ne leur fit du mal. Il arriva trois heures avant nous. "Hyacinthe, dit-il, ton garçon que tu croyais perdu pour toujours, est arrivé. —Quel garçon ?—Le plus vieux des deux que tu as perdu, il y a trente ans, Pierre! —Et l'autre?—Il est mort, ainsi que le petit Cayen." Et mon oncle leur raconta en peu de mots notre enlèvement, ma désertion et mes longues recherches. D'abord les deux vieillards crurent à une mystification ; mais, à la fin, monsieur Latreille paraissait si sérieux, il répétait avec un si grand air de vérité : "je te dis, Hyacinthe, que ton garçon est retrouvé, qu'il s'en vient avec Hamelin, qu'il va être ici dans quelques heures," qu'à la fin ils se laissèrent persuadés. Alors ils se trouvèrent tout transportés, hors d'eux-mêmes ; ma mère pleurait, mon père se promenait dans la maison à pas précipités ; il allait regarder tantôt à une fenêtre, tantôt à l'autre, en disant : " Ils n'arrivent pas encore, qu'est-ce qu'ils font ? Ils mettent bien du temps."

M. Gauthier avait dit aux autres, en parlant de moi : " Laissons-le faire ; ne le lui dites point, quand on arrivera, pour voir s'il va se reconnaître." Rendus à la maison d'école, à sept ou huit arpents de chez mon père, je leur criai : " Arrêtez. Je suis venu à l'école ici, quatre ou cinq fois." Ils se mirént à rire. " Vous le supposez, vous ne pouvez reconnaître la maison, elle a été rebâtie depuis.—Ce n'est pas la maison que je reconnais, c'est la croix. Elle a été bénite l'année que j'ai été enlevé, je me rappelle fort bien quand M. le curé est venu pour la cérémonie, il a prêché debout sur le sommet d'une souche." Cette croix était un cèdre sur son pied, ébranché seulement, auquel on avait ajouté une pièce transversale pour servir de bras. Ces diverses circonstances étaient restées comme endormies au fond de ma mémoire ; elles se réveillaient en se retrouvant sur le lieu de la scène où elles s'étaient passées. " C'est vrai, dit mon oncle St-Amand, la croix a été bénite à peu-près dans ce temps-là."



Je m'assis près d'une petite table ; ma mère s'avança, page 181.

Nous arrivâmes vers cinq heures du soir. Déjà la nouvelle de mon retour s'était répandue dans la côte, une cinquantaine de personnes remplissaient ou entouraient la maison. J'attendis, pour entrer, qu'on eut attaché les chevaux ; cela me gênait de voir tant de monde réuni. J'entrai par la porte de la cuisine, le plus parfait silence régnait dans cette foule, tous les yeux étaient attachés sur moi, je me sentais mal à l'aise. Quelqu'un me poussa une chaise, près d'une petite table ; je m'y assis. Ma mère s'avança, s'appuya les deux mains sur la table, et me dit, avec des paroles entrecoupées : " Est-ce bien vrai....que vous avez.... été volé." A ces mots, elle faiblit sur ses jambes, et elle allait s'affaiser sur elle-même, lorsque plusieurs femmes la saisirent, et la menèrent tranquillement s'asseoir sur un sofa. Je sortis, j'étouffais, j'avais besoin de respirer le grand air. On m'apporta de l'eau froide, je me lavai le visage, et me sentis mieux. De son côté ma mère reprenait ses sens. Cet incident

imprévu mit toute l'assemblée en émoi · les hommes jasaient à voix basse, rassemblés par groupes ; les femmes pleuraient à chaudes larmes.

Je rentrai, on me fit passer dans la pièce principale de la maison. Mon père me prit par le cou et m'embrassa à plusieurs reprises. " Pauvre enfant, dit-il, conte-nous ce qui t'est arrivé depuis le commencement, conte-nous ça." Tout le monde s'assit, la salle était remplie comme un œuf ; en dehors la foule grossissait toujours ; les têtes se pressaient à l'embrasure des fenêtres ; toutes les bouches étaient muettes, et toutes les oreilles étaient attentives. " Cher père, chère mère et chers parents, jamais il ne m'a été aussi doux de raconter mon histoire ; cependant je puis à peine parler, l'émotion me darde au cœur.—Prenez votre temps, me disait-on de toutes parts, prenez votre temps." Je parlai deux heures durant ; par escousses les sanglots des femmes m'interrompaient, j'en profitais pour reprendre haleine. Alors mon

vieux père me prenait par les mains, me palpait les bras, les cheveux, la figure, en disant : "Est-ce bien toi, Pierre, est-ce bien vrai que tu es revenu. Dis donc, est-ce bien toi ?" Ma mère était aussi devant moi, il me semble la voir encore, les deux coudes appuyés sur ses genoux, elle me dévorait du regard.

A huit heures, nous nous levâmes pour nous délasser un peu. Tout le monde disait : "C'est bien lui, c'est bien lui !—Oui, reprit mon père, c'est lui, mon garçon, mon petit Pierre, je le reconnais pour mon enfant que je pleure depuis si longtemps.—Ecoutez, leur dis-je, pour dernière preuve, je vais vous faire connaître des marques particulières que nous portions sur nous. Pierre Doucet avait une petite bosse sur la tête ; Toussaint, deux grains de picote sur la tempe gauche, et moi j'ai deux grains de picote aussi dans l'aine droite.—C'est vrai, dit ma mère. Il n'a pu deviner ces choses secrètes : Quelle meilleure preuve pouvons-nous demander ? Je n'en doute pas, le bon

Dieu nous a rendu notre garçon.—Oui, le bon Dieu ! reprit mon père, le bon Dieu nous a aimé aujourd'hui, nous allons le remercier." Sur son invitation, tous tombèrent à genoux, et nous récitâmes à hautes voix les cinq dizaines du chapelet.

Les étrangers se retirèrent, il ne resta plus que les parents et les voisins immédiats. Nous étions une trentaine à table, pour manger le veau gras ; au nombre des convives se trouvait mon petit cousin, Elie Doucet, ecclésiastique, qui est mort prêtre quelques années plus tard. Après le souper, le plaisir s'éleva ; les jeunesses dansèrent au son du violon, jusqu'à minuit. Mon père disait avec le père de l'enfant prodigue : " C'est bien, réjouissez-vous. Notre enfant était perdu, il est retrouvé ; il était mort, il est ressucité."

§ V

Reconnaissance authentique.

Le soleil à ses taches, le plus beau

jour ses nuages. Tout le monde, en général, croyait à ma parole ; seul, mon frère, à qui mes vieux parents s'étaient donné à leur pension (1), avait des doutes. Il leur disait et leur répétait : " Prenez garde, n'allez pas trop vite, vous avez peut-être affaire à un fin filou, qui veut vous arracher votre butin (2)." Ces paroles les rendaient rêveurs.

Je répondais à mon frère : " Ne craignez rien, monsieur, je ne viens déranger personne, ni exiger une part d'héritage. Tout ce que je demande, c'est le droit d'appeler les auteurs de mes jours *mon père et ma mère*, puisqu'en réalité ils le sont, et qu'enfin j'ai eu le bonheur de les retrouver." Mon père se taisait, et un certain malaise continuait à régner au milieu de nous.

Le lendemain, après dîner, mon père me dit : " Voulez-vous que nous allions

---

(1) *Se donner à sa pension*, donner son bien à quelqu'un avec une redevance d'une pension annuelle, dont les articles, souvent en nature, sont déterminés par le contrat de donation.

(2) *Butin* au Canada est souvent employé dans le sens de *biens*.

ensemble chez M. le curé, pour voir ce qu'il pense de notre affaire ?—Bien volontiers, repris-je ; prenez toutes les précautions qu'il vous plaira, c'est pour vous une affaire de prudence, c'est pour moi le plus ardent de mes désirs. Je ne dis que la vérité, je ne puis que gagner à ce qu'on fasse passer mes paroles par le creuset de l'épreuve."

M. le curé, en nous voyant entrer tous les trois dans son bureau, nous montra des chaises en disant : "Eh bien ! père Cholet, qu'elle nouvelle ?—La nouvelle qu'il y a, M. le curé, c'est qu'il est arrivé un grand miracle.—Et lequel ?—Mon garçon qui était perdu depuis trente-cinq ans, je l'ai retrouvé ! Tenez, le voici." Le curé m'écouta longtemps en silence, me fit quelques questions, et à la fin, sans se compromettre, il ajouta : "Je n'ai aucune raison de douter de la véracité de ce brave homme, d'autant plus qu'il vous ressemble beaucoup. Vous pourriez peut-être aller chez monsieur Lanthier, lui exposer votre embarras, et vous en rap-

porter en toute sécurité à sa décision."

M. Jacques Lanthier était le représentant du comté de Soulanges à la Chambre fédérale ; c'était un homme d'expérience, d'un jugement peu ordinaire, qui jouissait de la considération générale. Il était occupé à travailler dans sa cour ; sa femme l'appela. En entrant, il vint nous donner la main : "Bonjour, messieurs Cholet." Mon père reprit : " Qui vous dit que ce jeune homme est un Cholet ?—Qui me le dit ? .... mais .... je crois connaître tous vos enfants .... à l'air de famille du moins, si je ne puis les distinguer tous par leur nom de baptême.—Et, comme cela, vous trouvez que celui-ci à l'air de la famille ?—Sans doute ! Quoi ! n'est-ce pas un de vos garçons ?—Oui, au moins je le crois, mais ce n'est pas celui que vous pensez." Et nous recommençâmes de plus belle l'exposé et l'examen de notre procès.

Sur ces entrefaites, madame Lanthier qui avait tout entendu, sortit du salon et dit : Etes-vous un des trois petits Marin

dont la gazette parlait, il y a quelques années ? — Oui, madame, Marin était alors mon nom.--Elle tira, dans une file de journaux, un numéro vieux de dix ans, et lut l'annonce que j'y avais publiée, de Montréal. J'étais heureux de l'incident ; cette gazette venait à propos confirmer une de mes assertions, et par ricochet donnait du crédit à mes autres avancés.

Quand il eut tout entendu, tout pesé, M. Lanthier s'exprima comme suit : " Père Cholet, allez-vous-en content. Cet homme, à n'en pas douter, est votre fils. Tout le dit : son histoire, son âge, sa ressemblance avec vous, ce qu'il raconte de son enfance, les marques secrètes qu'il vous révèle, l'air de vérité que comporte tout son récit. Si vous ne le reconnaissez pas pour votre enfant, cessez d'en chercher un autre.—Merci, monsieur Lanthier.— Depuis qu'il est arrivé, je n'ai pas douté un seul instant que le bon Dieu n'eut voulu consoler ma vieillesse en me rendant mon enfant ; mais vos paroles me

rassurent. Allons, ma vieille, allons jouir de notre bonheur.

Nous passâmes par l'église, pour remercier Dieu d'avoir, après un laps de temps aussi considérable, retrouvé, mes parents leur enfant, moi, un père et et une mère. La reconnaissance dilate le cœur ; nous priâmes longtemps, sans trop nous en apercevoir. Le soleil se couchait dans la tête des arbres, quand nous reprîmes le chemin de la maison, heureux, contents, le cœur léger. Nous n'avions qu'un mot pour exprimer la multitude de nos sentiments : Que Dieu est bon ! J'ajoutais : " pour certain, c'est la Sainte Vierge qui m'a ramené. Si vous saviez comme dans mes nombreux périls elle m'a toujours protégé.—Pour moi, reprenait ma mère, depuis que vous êtes partis, il ne s'est point passé un seul soir, sans que je ne l'aie priée pour mes *petits enfants perdus*." Merci, mon Dieu, que votre saint nom soit béni, à jamais !

§ VI

Conclusion.

Le lecteur, qui a eu la patience de me suivre jusqu'ici, sera peut-être curieux de savoir ce qu'il est advenu de moi depuis ; sa curiosité est légitime, je vais le satisfaire en quelques mots.

Je passai d'abord un mois à la maison paternelle, dans une atmosphère de douceur nouvelle pour moi ; à peine pouvais-je croire à la réalité ; chaque matin, à mon réveil, je me disais : encore un beau jour ! Je ne me rassasiais pas de m'entretenir, en des tête-à-tête interminables, avec mes bons parents, et de les appeler du doux nom de père, de mère, de frère, de sœur.

Comme je ne voulais pas leur être à charge, ni passer pour un paresseux, je retournai, au mois d'octobre, travailler à la manufacture de Cornwall. Je fus touché jusqu'au fond du cœur, de la part que la famille Robidoux, mais surtout madame

Sigouin avec ses filles, prenaient à mon bonheur. Quinze jours après, un de mes frères, qui demeure à Ogdensburg et que je n'avais jamais vu, vint me chercher pour m'emmener chez lui; dans cette ville, comme je l'ai déjà dit, j'avais de plus un deuxième frère et trois de mes sœurs. Je passai l'automne tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, choyé, gâté, toujours au fricot. Justine entr'autres, qui était ma marraine, ne voulait pas me laisser partir.

Au jour de l'an, je revins chez nous demander, pour la première fois, depuis l'âge de connaissance, la bénédiction paternelle, manger le beigne de fête et recevoir mes étrennes. Etant allé me promener chez mon beau-frère Hamelin, le curé de Saint-Raphaël m'engagea comme bedeau. Dans les jours gras de cette même année 1882 je renonçai à la vie de vieux garçon, pour épouser une jeune fille de vingt-deux ans, Anna Levac. La bénédiction du Dieu d'Abraham est descendue dans ma maison ; nous avons une

petite fille qui est âgée aujourd'hui de quinze mois.

Pendant trois ans je sonnai la cloche de Saint-Raphaël. Croyant faire un bon coup, je l'échangeai pour celle de Ste-Anne de Prescott; mais, dans cette paroisse nouvelle, le métier de sacristain payait encore moins. Je le quittai au mois de mars 1886, pour chercher, dans le vaste univers, une industrie qui me rapporterait d'avantage. Ma femme a passé l'année qui vient de s'écouler, à St-Polycarpe, en pension chez un de mes frères.

Mon livre est fini, mais ma vie est à continuer. Si je tiens de famille, grâce à Dieu, je n'en tournerai pas de sitôt le dernier feuillet. Ma mère à soixante-dix ans, et elle tient son ménage comme une jeune fille; mon père qui a quatre-vingt-huit, dans les beaux jours d'été, se fait un plaisir d'aller à la messe à pied, et il demeure à une lieue de l'église. Ces chers parents, j'en ai été privé pendant de si longues années, que le bon Dieu me les conserve encore longtemps!

TABLE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT JE FUS VOLÉ

CHAPITRE DEUXIÈME

COMMENT JE PASSAI LES ANNÉES DE MA CAPTIVITÉ

CHAPITRE TROISIÈME

COMMENT JE RECOUVRAI MA LIBERTÉ

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT JE REGAGNAI LE PAYS DE MES PÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME

COMMMENT JE CHERCHAI MES PARENTS

CHAPITRE SIXIÈME

COMMENT JE CESSAI DE CHERCHER MES PARENTS

CHAPITRE SEPTIÈME

COMMENT JE RETROUVAI MES PARENTS

FIN DE LA TABLE.


CE


CE

